

ENTREVUE

Gilles Pellerin,
le lecteur éditeur
Page F 3



ESSAI

André Patry,
technocrate de génie
Page F 9



Salon du livre de Québec



TIFFET



NANCY VICKERS

Élisabeth Vonarburg

Les univers parallèles d'Élisabeth Vonarburg

MARIE LABRECQUE

Pour Elisabeth Vonarburg, les mots ont toujours été magiques. «Donnez-moi un annuaire de téléphone, je vous fais des histoires avec.» On la croit sans peine, vu la prolixité de son œuvre depuis 25 ans et son aisance à construire des univers parallèles. Avec *La Maison d'oubli*, première partie d'un roman, *Reine de mémoire*, qui en comptera quatre, la très respectée auteure de *Tyranaël* amorce un nouveau cycle.

Comme c'est souvent le cas pour ses importantes sagas, tout a commencé par un rêve. Un songe étrange, inhabituel, où apparaissait une gigantesque carte en relief. «L'histoire que je me suis racontée en me réveillant, c'est que, lorsqu'on piquait la carte, on était transporté ailleurs, évoque la riieuse et énergique Elisabeth Vonarburg. J'ai fait ce rêve l'année où ma mère est morte. J'étais en très mauvais état. Je me demandais si j'allais jamais écrire de nouveau, parce que la figure maternelle est un élément central de mon imaginaire. J'ai donc essayé d'élucider ce rêve. C'était quoi, cette carte? La réponse est venue tout droit de mon subconscient. Quelque chose en rapport avec la mère...»

Cette carte magique est trouvée en 1789 par trois jeunes orphelins français. Jiliane et les jumeaux Pierrino et Senso comprennent peu à peu que c'est là la représentation de la colonie asiatique d'où provient leur mystérieuse grand-mère. Un pays dont il est interdit de parler. Parallèlement, le roman raconte, deux siècles plus tôt, comment leur ancêtre Gilles est initié à son Talent, le pouvoir magique octroyé à quelques élus par la Divinité.

La Maison d'oubli étant une uchronie, l'univers que découvrent les lecteurs à travers les petits héros dérive du nôtre. «Ça m'a mise dans une position très difficile: d'une part, j'ai dû faire de la recherche historique, mais aussi inventer un monde différent. Depuis les Grecs et les Latins, j'ai réinventé le monde au complet! Je me suis donné le double de travail...»

Les déguisements du réel

Avec *Reine de mémoire*, la réputée auteure de science-fiction aborde, avec une certaine angoisse, un genre inédit pour elle: la fantasy pour adultes. Un genre qui «joue encore plus directement dans les mythes et les archétypes. Et il y a un effet de nostalgie. La science-fiction serait la littérature de la connaissance; la fantasy, celle de la reconnaissance, où on reconnaît des motifs, des thèmes éternels».

Pour Elisabeth Vonarburg, cette incursion dans la fantasy représente aussi «un pas de plus vers mon matériau personnel, avec lequel j'ai toujours eu des problèmes. Si j'ai commencé à écrire de la science-fiction à 16 ans, c'est parce que j'avais l'illusion que ça ne parlait pas du tout de moi. Au bout de 10 ans, après avoir écrit des milliers de pages, et pris de la distance en m'établissant au Canada, j'ai fini par comprendre que ça ne parlait que de moi. J'ai toujours utilisé l'écriture pour mieux me comprendre, mieux comprendre ma vie, la vivre».

VOIR PAGE F 2: VONARBURG



FIDES
www.editionsfides.com



YVES MICHAUD
**Les raisons
de la
colère**



YVES BEAUCHEMIN
**CHARLES
LE TÉMÉRAIRE**



JACQUES SAVOIE
**Les soupes
célestes**



MARITÉ VILLENEUVE
**Je veux rentrer
chez moi**

ILS SERONT AU SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC

SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

VONARBURG

SUITE DE LA PAGE F 1

mieux, pour apprendre, me consoler ou me défier. C'est devenu ma drogue. Mais je me suis rendu compte que j'ai besoin des déguisements que me permettent la science-fiction et la fantasy. Pas pour me cacher d'autrui, mais pour mieux me voir. À travers le langage des mythes ou des symboles, je me dis un certain nombre de choses que je ne peux pas exprimer aussi efficacement autrement.

De la même façon que les mondes inventés par les auteurs de l'imaginaire font écho à ici, à nos problèmes, nos craintes, nos désirs, nos rêves, sous des habilllements différents. Reine de mémoire contient donc notre monde post-11 septembre 2001. Le roman était déjà bien amorcé quand les tours jumelles se sont effondrées, et avec elles la capacité d'écriture d'Elisabeth Vonarburg. Une panne qui a duré un an, et donné une grande frousse à l'écrivain. «Je suis une créature de mots, et s'ils me font défaut, je n'ai plus rien. Puis, j'ai décidé que ce n'était pas absurde de continuer à écrire. Ce monde-là ne me plaisait pas, mais je pouvais juste faire ce que je faisais le mieux: écrire.»

Écrire notamment sur les relations avec les cultures étrangères, et sur le problème du mal, qui intéresse toujours Vonarburg. «Ce serait tellement facile si les monstres ressemblaient à des monstres! C'est la banalité du mal qui est effrayante. Et notre capacité d'aveuglement face à notre propre noirceur. Moi, ce qui me terrifie, ce sont les gens bien intentionnés qui pensent qu'ils font le bien, qui sont certains d'avoir raison. George W. Bush n'est pas un monstre. Pourtant, le résultat de ses actions est épouvantable. Il a choisi de ne pas en avoir conscience. Nous pratiquons tous des écarts sélectifs.»

La sœur de Jésus

L'auteure de Chroniques du Pays

des mères s'y interrogent aussi sur la place et l'image de la femme dans les religions de la culture judéo-chrétienne. Cette féministe ne constate guère de progrès. Un statut qui découlerait de la scission entretenue entre le corps et l'esprit dans nos cultures. «Il y a une dignité, un sens du rapport à la nature, à la chair, à la matière qui a été complètement bousillé par la religion judéo-chrétienne, telle qu'appliquée à partir du IV^e ou V^e siècle. Cette séparation m'a toujours beaucoup achevée. Il y a une interaction constante entre ce qu'on appelle le corps et ce qu'on appelle l'esprit. Et ça marche dans les deux sens. On a créé quantité de problèmes avec cette dichotomie, dans tous les domaines, la médecine comme les lois sociales.»

Elisabeth Vonarburg a donc voulu imaginer une société où cette rupture n'existerait pas, une religion alternative où les rapports entre le féminin et le masculin seraient à la fois complémentaires et un peu différents des nôtres. Dans la foi géminite, une religion «fortement teintée de taoïsme» qui appelle à la réconciliation des contraires par l'Harmonie, Jésus a ainsi une sœur jumelle nommée Sophia, qui a créé l'Église...

Cette idée, qui la hante depuis 1995, alimentera aussi son prochain livre, qui se déroulera dans le même univers, cette fois du côté des chrétiens, des fondamentalistes. Mais auparavant, les lecteurs auront pu se mettre sous la dent une ambitieuse saga embrassant magie, spiritualité et histoire sur plus de 2000 pages. La publication de Reine de mémoire s'étalera jusqu'en novembre 2006.

REINE DE MÉMOIRE

1. LA MAISON D'OUBLI

Elisabeth Vonarburg
Éditions Alire
Québec, 2005, 672 pages

À Mexico, il existe une forte tension entre modernité et tradition, pour reprendre les mots de Carlos Fuentes, de passage cette semaine à Montréal. L'expression



Jean-François Nadeau

de cette tension est multiple. Mais déjà le voyageur constate aisément, d'une part, le spectacle d'hommes et de femmes parés de vêtements coupés au goût du jour, beaux et fiers d'être en tous points identiques à ceux qui marchent à côté d'eux; d'autre part, en périphérie, jamais très loin, la réalité humaine qui entoure ces maisons fragiles où de vieilles affiches électorales du PRI servent à l'occasion de toit. Il faut être aveugle pour ne pas voir au premier coup d'œil la présence de cet autre monde, parallèle au premier, où des petits travailleurs de la misère tentent de survivre par tous les moyens.

Dilemme séculaire mexicain, explique Carlos Fuentes, que celui d'être en quelque sorte deux nations en une. Séculaire certes, mais cette situation d'extrême pauvreté et d'injustice qui prévaut en certains endroits du Mexique évoque aussi tout un monde opprimé par les illusions de la mondialisation. Cette «nation moderne, coupable de pratiquer un capitalisme sauvage» et «qui concentre la richesse entre les mains d'une minorité, en espérant l'impossible miracle de retomber sur la seconde nation — cruellement exclue, parfois patiente, parfois craintive, mais parfois aussi rebelle» —, se rencontre désormais partout. Le Mexique, sous ce rapport, raisonne au diapason du monde.

Au pays de Carlos Fuentes, l'expression particulière de cette fracture sociale a été projetée à la face du monde de façon exemplaire par les combats des Zapatistes. La renommée acquise par le sous-commandant Marcos depuis 1994 n'a pas qu'exprimé la détresse d'une région, mais aussi symbolisé le sort de tous les laissés-pour-compte de la mondialisation. Étrange d'ailleurs que les écrits du commandant Marcos, si lus et si commentés en Europe, n'aient connu chez nous qu'un écho limité. Plusieurs de ses textes sont pourtant coédités et distribués par les soins des Écrits des Forges de Trois-Rivières; une maison d'abord dédiée à la poésie, il est vrai.

Pour comprendre

Pour comprendre le monde mexicain tout en gardant en tête

l'idée de reprendre un contrôle humain sur la course du nôtre, il faudrait peut-être entreprendre de lire l'œuvre de B. Traven, sans doute un des plus formidables Mexicains d'adoption.

Mais qui connaît encore B. Traven? Son talent et le mystère qui l'entoure, il faut le dire, font de lui un Réjean Ducharme à la puissance dix. Personne ne sait trop d'où il vient, ni exactement tout ce qu'il a écrit. Pas plus qu'on ne connaît l'endroit où il est né, comment il a vécu et quand il est mort.

B. Traven est peut-être né à Chicago ou à San Francisco, à la fin du XIX^e siècle. Il semble s'être marié au Texas, avec une Mexicaine, sous le nom de monsieur Croves. Il s'est fait aussi appeler Ret Marut. Avant la Grande Guerre, il semble avoir mené une carrière d'acteur sans le sou et sans succès à Berlin.

Chose certaine, après la Première Guerre mondiale, cet homme se trouve en Allemagne où, sous le nom de Marut, il est un des principaux animateurs de la République des conseils de Bavière.

En septembre 1917, alors que les désertions sont à peine contenues dans toutes les armées, il lance à Munich un premier numéro de *Der Ziegelbrenner*, un journal qui en appelle à la création d'un monde meilleur et déclare tout de suite, malgré la censure, rien de moins que la guerre à la guerre.

Un peu moins de deux ans plus tard, il est nommé directeur du Département de la presse de la République des conseils de Bavière. Pour lui, la guerre comme la conduite des gouvernements, dans tous les pays, dépendent largement de la conduite des journalistes, à son sens tout à fait soumis aux lois du simple et cupide profit capitaliste. Comme ministre de la Presse, il a donc l'originalité d'encourager publiquement la suppression de «cette catin publique» que sont les journaux dirigés par les grandes entreprises. Conséquence? Plusieurs de ses amis sont fusillés. Pas lui. Par quelles poutrelles arrive-t-il à s'en sortir?

Traven s'installe vraisemblablement au Mexique vers 1924, après avoir séjourné en Angleterre. Le Mexique compte alors 20 millions d'habitants, soit cinq fois moins qu'aujourd'hui. Près du quart de ses terres ont été jusque-là sous le contrôle d'intérêts américains.

À Mexico, on croit savoir que B. Traven écrit et vit ses livres à l'éta-



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

L'autre Mexique, où des petits travailleurs de la misère tentent de survivre par tous les moyens.

ge de sa demeure, sans que sa femme ni personne y aient accès, tout comme la compagne de Réjean Ducharme prétend aujourd'hui, en entrevue du moins, ne pas savoir ce qui se trame dans les quartiers de l'auteur de *L'Avalée des avalés*.

À la fin des années 1940, le cinéaste John Huston, à qui la Cinémaèque québécoise vient de consacrer une solide rétrospective, décide de réaliser un film à partir d'un des romans de Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*. Avec Humphrey Bogart dans le rôle principal, ce film fait connaître à un vaste public les idées sur la liberté de l'écrivain. Malgré ses efforts, le réalisateur ne réussit bien sûr jamais à rencontrer Traven...

Mais peu importe son histoire personnelle, du moins selon sa logique. «La biographie d'un créateur n'a pas la moindre importance, écrit-il. Si on ne reconnaît pas l'homme à ses œuvres, de deux choses l'une: soit l'homme ne vaut rien, soit ses ouvrages ne valent rien. L'homme créatif ne doit pas avoir d'autre biographie que ses œuvres.»

Le plus libre

Les idées de Traven s'avèrent toujours situées dans le temps et l'espace. Le temps, rappelle Fuentes à la suite de la regrettée Susan Sontag, existe pour que des choses nous arrivent. L'espace est aussi là, heureusement, pour qu'elles ne nous arrivent pas toutes en même temps. On voudrait bien que, dans notre temps, les livres de B. Traven nous arrivent tous ensemble. Quelques-uns, trop rares, ont été traduits à ce jour de l'allemand à l'anglais.

Pendant des années, on a curieusement cru que ces romans-là étaient en fait l'œuvre de Jack London, ayant mis, pour le bénéfice de son supposé pseudonyme, son racisme de côté. Plus absurde encore? Adolfo Lopez Mateos, un président du Mexique, dut expliquer, au début des années 1960, qu'il n'était pas B. Traven. Sa sœur avait néanmoins bel et bien connu l'écrivain avant de se suicider...

L'éditeur Actes Sud a repris, il y a peu de temps, quelques brefs textes politiques de B. Traven. Gallimard, de son côté, vient tout juste de faire paraître *Le Pont dans la jungle*, un roman sombre où l'hu-

manité de Traven, à travers le regard qu'il pose sur la mort d'un jeune Indien du Mexique, apparaît dans toute sa grandeur. Quelques autres titres traînent, ici et là, dans des catalogues, notamment du côté d'un petit éditeur, L'Insomniaque. Mais personne ne semble plus s'attarder à l'œuvre extrêmement sensible de B. Traven.

Domage parce que son œuvre, véritable invitation au voyage, offre plusieurs pistes pour réfléchir sur le sort du monde. Un avis préalable: «Quiconque part en voyage et veut vraiment regarder autour de lui, écrit Traven, devrait toujours bien se dire que beaucoup de ce qu'il a appris à l'école et à l'université est faux.»

Traven s'est voulu l'écrivain le plus libre: «J'ai le droit, disait-il, de choisir les parents que je désire, le pays que je souhaite et l'âge que je veux.» Il en appelait à la liberté, individuelle autant que collective, contre l'emprise des puissants de ce monde.

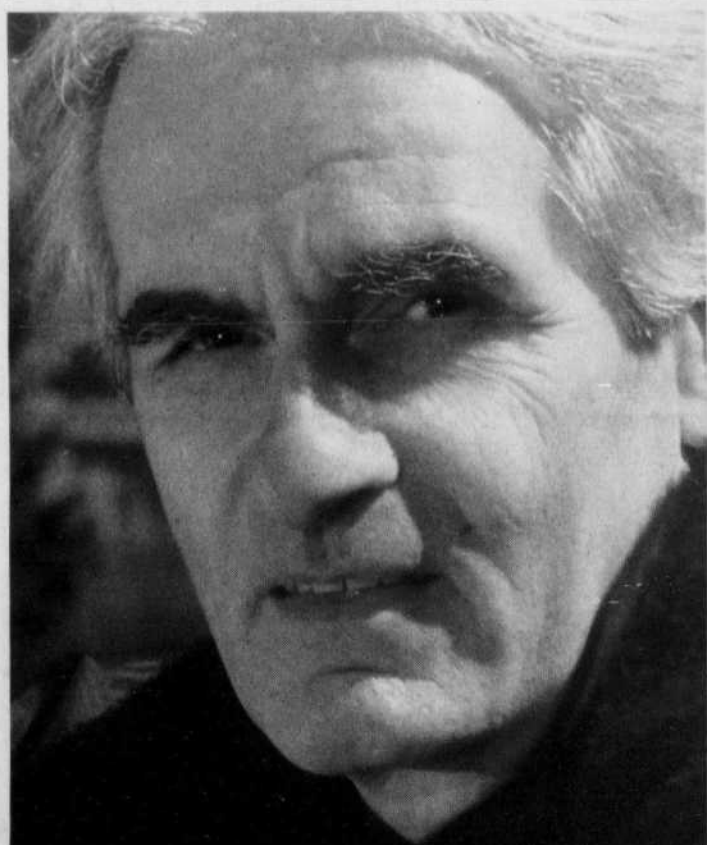
Nos gouvernements occidentaux sont-ils les plus libres, comme on l'affirme souvent? Cynique, Traven répond ceci: «Non seulement il s'agit de l'État le plus libre du monde, mais son système électoral aussi est le plus libre du monde. Un système électoral qui offre au propriétaire d'un grand journal — ou de vingt —, ou à quiconque a les moyens de faire imprimer et distribuer quelques millions de prospectus joliment tournés, la possibilité d'exercer sur le scrutin toute l'influence désirée.»

On comprend alors que, selon certaines sources, Albert Einstein ait tenu ses livres en haute estime tandis que les nazis en bannissaient la lecture.

Le fascisme? «Je peux rire de mille choses et de mille situations, y compris des brutalités du fascisme, qui ne sont à mes yeux rien d'autre que les excès d'une lâcheté sans bornes des plus comiques, écrit-il. Mais je ne peux jamais rire de l'amour que leurs prochains portent à ceux qui peinent et souffrent.»

Comme l'expliquait Passolini dans ses *Écrits corsaires*, le fascisme — au Mexique ou ailleurs — ne se voit d'ailleurs presque plus aujourd'hui: il est toujours trop bien habillé, trop heureux de s'épanouir dans un monde qui l'enrichit de plus en plus tous les jours.

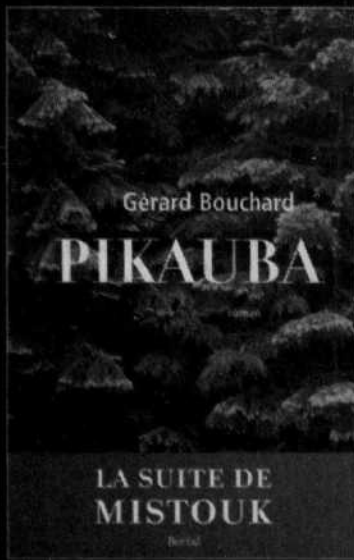
jfnadeau@ledevoir.com



Gérard BOUCHARD

Pikauba

Dans la veine de Mistouk,
un roman vivant, coloré, étonnant



Roman
576 pages • 29,95 \$

Venez rencontrer
Gérard Bouchard
au Salon du livre
de Québec

(Stand Boréal N° 218)

Vendredi 8 avril
de 18 h à 19 h

Samedi 9 avril
de 11 h à 12 h
et de 13 h à 14 h

Boréal
www.editionsboréal.qc.ca

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

sous la direction de
Louise Grenier et Suzanne Tremblay

Le projet d'Antigone

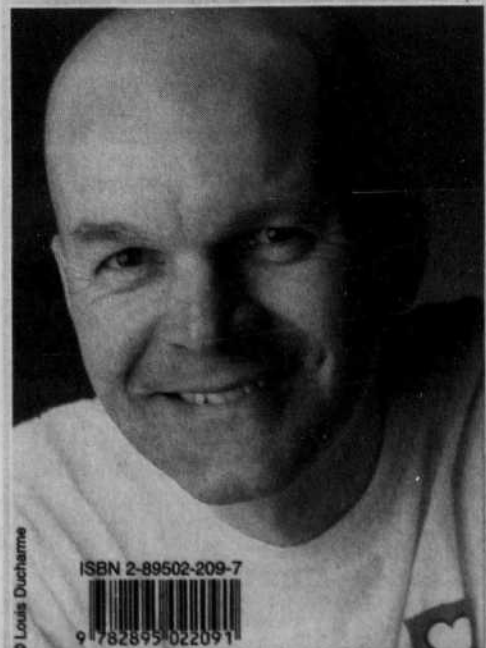
Parcours vers la mort d'une fille d'Édipe



174 pages, 23 dollars

COLLABORATEURS

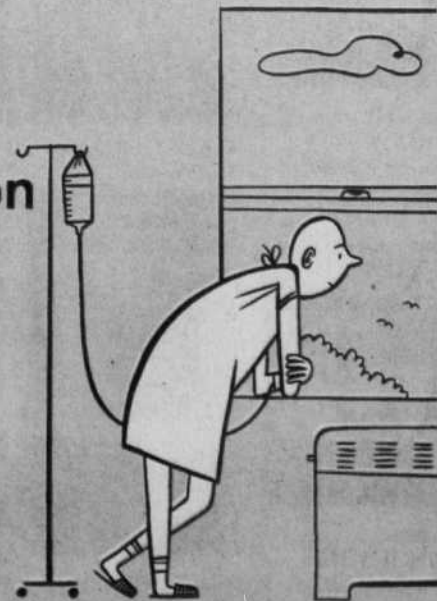
Janick Auberger, Dario De Facendis, Gaëlle Fiasse,
Louise Grenier, Marie Claire Lancrôt Bélanger,
Isabelle Lasvergnes, Georges Leroux, André Lussier,
Patrick Mahony, Lorraine Pintal, Suzanne Tremblay



5-FU

Pierre Gagnon
96 pages. 14,95 \$

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS



• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

ENTRETIEN

Gilles Pellerin, éditeur autant que lecteur

ISABELLE PORTER

Chaque automne, depuis des années, l'éditeur Gilles Pellerin s'amuse à lire une nouvelle traduction de *L'Odyssée*. « Je vous avoue que je passe d'excellents moments. Comme éditeur, c'est important d'être connecté sur les anciens autant que sur les contemporains. Il y a des grands enjeux de la littérature qui sont définis aussi par Homère. Je vous montrerais la première page de *L'Odyssée* et les 14 premiers vers... Je pense que toute l'histoire de la littérature est là, du moins les choses essentielles sont là. Qu'est-ce que l'inspiration? Qu'est-ce que le sujet? Le personnage? La mise en situation? La construction d'une intrigue? Tout est là. »

Invité d'honneur du dernier Salon du livre de Montréal, Gilles Pellerin se contentera cette année d'un kiosque au Salon du livre de Québec, mais on pourra l'entendre lors d'une rencontre d'auteurs, le 8 avril, en compagnie d'Hélène Vachon, d'Andrée A. Michaud et d'Alain Beaulieu qui, comme lui, sont finalistes pour différents prix littéraires.

Le livre comme carburant

Certains carburant au saut en parachute ou à la chasse aux canards. Lui, au livre. Et il s'active beaucoup pour encourager ses concitoyens à faire de même. Qu'importe si les œuvres sont difficiles ou anciennes, si on sait les aimer.

Dans son cours de littérature au cégep Garneau, Gilles Pellerin a poussé ses étudiants vers Faulkner et le voilà qui lie chevalerie et science politique: « *Mon approche, c'est de montrer qu'il y a une actualité à lire Chrétien de Troyes et qu'en le lisant on peut comprendre la politique américaine en Irak.* »

Écrivain, éditeur, professeur de littérature, critique, libraire, il a touché à tous les métiers du livre, « sauf ceux de diffuseur et de bibliothécaire », précise-t-il. « Quand je suis sorti du cégep, mon ambition dans la vie était de changer de métier à tous les deux ans. Ça a marché jusqu'à l'âge de 35 ans. C'est passionnant, sauf que c'est vidant. » La lecture, quel sport extrême! « A l'université, j'ai suivi



L'éditeur et écrivain Gilles Pellerin

un cours sur *Guy de Maupassant* où les nouvelles étaient mises à l'honneur. D'ailleurs, il fallait toutes les lire avant d'entrer en classe le premier jour. Ce que j'ai fait. J'ai donc lu les 308 nouvelles de Maupassant en ligne. Ça m'a pris 15 jours pour lire 17 recueils. Je vous avoue que ce n'est pas une expérience agréable. »

C'était trop. Maupassant est descendu de son piédestal, mais la passion de Pellerin pour la nouvelle ne s'est jamais démentie par la suite. En 1986, avec ses complices Marie Taillon, Denis Lebrun et Jean-Paul Baumier, il fonde L'Instant même, maison d'édition dédiée spécifiquement à ce genre littéraire.

Les succès de L'Instant même

Aujourd'hui, L'Instant même est un éditeur réputé qui publie une vingtaine de titres par année. C'est à cette enseigne que Pascale Quiviger a publié *Le Cercle parfait*, qui lui a valu le prix du Gouverneur général 2004, comme ce fut le cas pour Andrée A. Michaud, trois ans plus tôt, avec *Le Ravissement*. On se rappelle aussi *Ce que disait Alice*, de Normand de Bellefeuille (1989), l'un des grands succès de L'Instant

même, plus d'une fois primé. Enfin, l'éditeur de la rue Moncton nous a aussi fait découvrir certains auteurs étrangers, dont le brillant Tonino Benacquista (*La Machine à broyer les petites filles, Tout à l'ego*).

La maison a grandi. Lebrun et Baumier sont partis. L'Instant même a élargi son mandat avec les années, ouvrant la porte au roman, à l'essai et à de drôles de dictionnaires.

Derrière son bureau, Gilles Pellerin n'est pas peu fier de montrer le *Prépositionnaire* de Françoise Bulman, qui recense tous les adjectifs et les verbes suivis d'une préposition. Une autre métaphore sportive s'impose: « C'est un coureur de fond, comme on dit métaphoriquement dans notre milieu, parce que c'est un ouvrage qui va tenir la route très, très longtemps. »

Récemment, l'éditeur lançait la collection « L'Instant scène », qui se consacrera au théâtre et aux arts de la représentation (danse, concerts...). La pièce *Lentement la beauté*, du Théâtre du Niveau Parking, a lancé la collection, suivie, il y a quelques semaines, du classique de Robert Lepage et consorts, *La Trilogie des dragons*.

Toujours dans cette collection, on pourra bientôt parcourir *Les*

Sept Branches de la rivière Ota et un essai sur le théâtre « lepagien » signé Ludovic Fouquet. C'est d'ailleurs L'Instant même qui a publié, il y a dix ans, *Robert Lepage: quelques zones de liberté*, l'un des premiers ouvrages importants sur le dramaturge, signé par le journaliste Rémy Charest.

Quand on lui fait remarquer qu'il donne beaucoup de place aux plumes de la Vieille Capitale, Gilles Pellerin s'en remet de nouveau au sport: « Je vais donner un exemple trivial: *Le Canadien de Montréal* a longtemps eu comme politique éditoriale de ne pas embaucher des joueurs de Montréal, comme Mike Bossy, Denis Savard [...] Ils ont laissé tomber tous les meilleurs joueurs, ce qui est une erreur sportive colossale et une erreur de marketing considérable. S'il y a de bons écrivains à Québec, je ne vois pas pourquoi je ferais de l'ostracisme. »

Âge d'or littéraire

De toute façon, ce Shawiniganais d'origine dit aimer Québec « au-delà de toute raison ». A son avis, la ville vit actuellement un véritable âge d'or littéraire: « Il y a une créativité qui est disproportionnée par rapport à l'échelle de la ville. » Pellerin vante notamment les mérites de ses collègues éditeurs de la capitale, tous spécialisés dans des créneaux différents: Ali-re pour le fantastique et le polar, Septentrion en histoire, Nota Bene qui fait dans l'essai universitaire, les Éditions Multimondes et leurs ouvrages pratiques ou encore ce nouveau venu, la collection « Alto », associée à Nota Bene, qui vient de publier le *Nikolski* de Nicolas Dickner. Et d'évoquer avec enthousiasme les soirées des Poètes de l'Amérique française, où se marient les vers et la musique de chambre.

Et, bien sûr, il y a le Salon. Québec, ville du livre? Pourquoi pas? Enfin, la nouvelle résidence d'écriture et le projet d'une Maison de la littérature en plein Vieux-Québec le font rêver. « *L'image d'une ville, c'est comment les écrivains en ont parlé. Mon Paris à 18 ans, c'est un peu Zola et un peu Fantômas. Québec a toutes les qualités d'une ville fantasmagorique.* »

Un grand rendez-vous annuel

Quelques activités choisies

FRÉDÉRIQUE DOYON

La grande nouveauté du Salon international du livre de Québec (SILQ) cette année, c'est qu'il intègre le Festival de la bande dessinée francophone (voir autre texte en page F 13). Mais derrière cette bannière colorée, le deuxième rendez-vous livresque en importance de la province cache d'autres bijoux d'activités.

Au menu des tables rondes, des auteurs québécois et étrangers invités à la 33^e Rencontre québécoise internationale des écrivains se réunissent autour du thème « *La servitude volontaire* ». Louise Dupré (Québec), Nicole Brossard (Québec), Jacques Sojcher (Belgique) et Mathieu Terence (France) nourriront les échanges animés par Laurent Laplante le 6 avril à 16h30.

Chaque année, une œuvre littéraire est élue par des étudiants du collégial. Les ouvrages finalistes de cette édition sont *Anna pour quoi* de Pan Bouyoucas (Allusifs), *Folle de Nelly Arcand* (Le Seuil), *Le Pendu des Trempe* d'Andrée A. Michaud (Québec Amérique), *Le Retour d'Afrique* de Francine D'Amour (Boréal) et *Les Yeux des autres* de Michèle Péloquin (XYZ éditeur). Le 8 avril, après la remise du Prix littéraire des collégiens à 13h, les membres du jury et le lauréat sont conviés à une table ronde animée par Stanley Péan pour discuter du livre couronné.

Le même jour à 18h30, le poète, éditeur, militant et polémiste

Gaston Miron passe sous la loupe des auteurs Pierre Nepveu, Marie-Andrée Beaudet, Andrée Ferretti et Claude Beausoleil, après une lecture de textes du poète québécois livrée par José Acquelin.

Pour un bain d'histoire, les auteurs George Aubin, à qui l'on doit *Lettre à ses enfants de Louis-Joseph Papineau* (Varia), et Micheline Lachance, qui a signé *Lady Cartier* (Québec Amérique), démêlent la part de mythe et de réalité dans le parcours des Patriotes, le 9 avril à 14h.

Une exposition

À l'instigation de la Bibliothèque nationale du Québec, l'exposition *Les débuts de la bande dessinée québécoise de 1904 à 1908 dans La Patrie et La Presse* poursuit sa tournée des salons du livre. On peut y admirer une vingtaine de reproductions grand format des plus belles pages de bandes dessinées en couleurs parues dans les quotidiens québécois aux débuts de la grande presse. Le parcours illustré que jalonnent aussi des copies originales des journaux démontre le traitement de l'image, tandis que les gags et péripéties des héros en disent long sur les mœurs de l'époque.

Le SILQ, dont l'achalandage est en constante croissance depuis 1999, accueillait 50 000 visiteurs l'an dernier.

Le Devoir

Marie-Claire BLAIS
Augustino et le cœur de la destruction

« Un roman dense, grandiose »
Marie-Hélène Poitras

Voir

Roman
304 pages - 25,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

<p>Les Éditions LOGIQUES QUEBECOR MEDIA</p> <p>VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS STAND #101</p> <p>Denis MONETTE <i>Par un si beau matin</i> Ven. 13 h à 15 h Ven. 19 h à 20 h 30 Sam. 13 h à 15 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 13 h à 15 h</p>	<p>TRECARRÉ QUEBECOR MEDIA</p> <p>Marie-Josée PLOUFFE <i>À la découverte de Félix Leclerc</i> Sam. 12 h à 14 h Dim. 13 h à 15 h</p> <p>Alexandra LAROCHELLE <i>Au-delà de l'univers</i> Jeu. 10 h à 12 h Jeu. 14 h à 16 h Ven. 10 h à 11 h Ven. 14 h à 16 h Ven. 18 h à 19 h Sam. 10 h à 11 h Sam. 12 h à 14 h Dim. 10 h à 11 h Dim. 12 h à 14 h</p> <p>Richard BIZIER et Roch NADEAU <i>Fromages du Québec et Répertoire des fromages du Québec</i> Sam. 14 h à 16 h</p>
<p>Libre Expression QUEBECOR MEDIA</p> <p>Lucie PAGÉ <i>Eva</i> Ven. 14 h à 16 h Ven. 20 h à 20 h 30 Sam. 12 h 30 à 14 h 30 Dim. 12 h à 13 h 30</p> <p>Yves THÉRIAULT <i>Tout le monde dehors!</i> Dim. 14 h à 16 h</p> <p>Janette BERTRAND <i>Ma vie en trois actes</i> Sam. 14 h à 16 h Dim. 13 h 30 à 15 h</p>	<p>Stanké QUEBECOR MEDIA</p> <p>Hubert MANSION <i>Tout le monde vous dira non</i> Dim. 14 h à 16 h</p> <p>Matthieu SIMARD <i>Douce moitié</i> Sam. 13 h à 14 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 12 h à 14 h</p>
<p>Paul OHL <i>Louis Cyr</i> Ven. 14 h à 16 h Sam. 12 h 30 à 14 h Dim. 14 h à 16 h</p> <p>Rafaële GERMAIN <i>Soutien-gorge rose et veston noir</i> Sam. 14 h à 16 h Sam. 19 h à 20 h 30</p> <p>Francine OUELLETTE <i>Feu</i> Sam. 14 h à 16 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 12 h à 13 h 30</p>	<p>Suzanne DÉRY <i>La vie secrète des gauchers</i> Jeu. 19 h 30 à 20 h 30 Ven. 13 h à 15 h Ven. 19 h à 20 h 30 Sam. 11 h à 13 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 10 h à 12 h</p> <p>Marie-Chantal LABELLE <i>Maman je mange! Tome 2</i> Ven. 10 h à 12 h Sam. 11 h à 13 h Sam. 14 h à 16 h</p> <p>Guy GIGUÈRE <i>Brebis égarées en Nouvelle-France</i> Ven. 13 h à 15 h Ven. 19 h à 20 h 30 Sam. 13 h à 14 h Dim. 14 h à 16 h</p>
<p>Johanne MANOUVRIER ROBITAILLE <i>Notre pouvoir de guérison</i> Sam. 12 h à 14 h</p> <p>Jean O'NEIL <i>Mon beau Far-West</i> Ven. 14 h à 16 h Ven. 19 h à 20 h 30</p> <p>Marc BOILARD <i>Moi si j'étais une fille</i> Sam. 15 h à 17 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 13 h à 15 h</p>	<p>LES ÉDITIONS PUBLISTAR QUEBECOR MEDIA</p> <p>Isabelle HUOT <i>Les conseils santé d'Isabelle</i> Sam. 14 h 30 à 17 h Dim. 13 h à 15 h</p> <p>Pierre BRUNEAU <i>Quand je serai grand, je serai guéri!</i> Sam. 13 h à 15 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 14 h à 16 h</p> <p>Danielle OUMET <i>Si c'était à refaire...</i> Sam. 12 h 30 à 14 h Sam. 19 h à 20 h 30 Dim. 12 h à 14 h</p>

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

L'explorateur en kilt

Au début de *L'Épouse hollandaise*, son dernier roman traduit en français, Eric McCormack raconte l'anecdote suivante: un jour qu'il roulait en auto dans le centre d'une ville où la circulation était pratiquement à zéro, une voiture noire aux vitres teintées le dépasse, puis se rabat sans raison pour lui couper la route. Il retrouve plus loin le mystérieux véhicule arrêté à un feu rouge, se range du long et tente d'apercevoir le conducteur. Mais la vitre ne lui renvoie rien d'autre que le reflet de son propre visage. Ensuite, l'auto tourne au coin et disparaît à jamais.

Il en est de même de certaines histoires: «[...] elles devraient avoir une signification, elles ont presque une signification — qui vous éclaire sur vous-même plus que tout, sans doute.» De toute évidence, le narrateur du livre partage l'avis d'un certain Basilius Medicus, rencontré plus loin — juste un autre de ces personnages livresques et tordus, à cheval entre l'érudition bourgeoise et le doux délire, dont les ouvrages seront commentés au fil des pages: Basilius, «un des plus grands médecins et essayistes espagnols du milieu du seizième siècle», a paru-il soutenu en son temps que «les mystères sont parfois préférables à la connaissance». Poursuivons la comparaison: si le feu était resté au rouge assez longtemps pour lui permettre de descendre de voiture, le narrateur précité aurait sans doute trouvé, à la place du conducteur de l'autre



Louis Hamelin

véhicule, un chimpanzé en livrée de chasseur d'hôtel avec un attaché-case enchaîné au poignet; dans l'attaché-case, une puce électronique contenant la transcription d'un obscur manuscrit rédigé dans une langue inconnue; et l'adresse de l'hôtel nous aurait ensuite entraînés dans une tout autre direction... McCormack ne possède pas tant l'art d'emboîter les récits que celui de les multiplier pratiquement à l'infini. Son imagination est tout simplement prodigieuse. De toute manière, avec lui, on est en voiture.

Dans *Mysterium*, paru il y a cinq ans et commenté en ces pages, l'auteur canadien d'origine écossaise avait réussi à créer l'énigme parfaite, résistant ultimement à toute forme d'explication. Cette fois, il nous invite à revisiter une autre vieille notion qui entretient un rapport tout aussi trouble avec la connaissance, car se laissant nourrir par elle sans jamais s'y

laisser réduire ou enfermer complètement: l'exotisme. Chez McCormack, les tropiques ne sont pas tristes, ni évidemment le moins du monde touristiques. C'était avant la fusion des clubs Med et Aventure, quand le monde, grâce aux livres et aux lointains récits, pouvait rester mystérieux.

Premier mystère: la maison. Pas hantée au sens strict, mais pas loin. Tous les ingrédients semblent y être: les pièces nombreuses, l'agent d'immeubles avare d'informations sur les occupants précédents, la cave inquiétante avec ses secrets peu à peu dévinés, le voisin étrange et solitaire, qui, au propre et au figuré, détient la clef de l'histoire. Il y a chez McCormack cette enfantine jubilation à exploiter et réinventer les lieux les plus communs du gothique, et aussi ce trait rare: une ironie capable de s'émerveiller, toujours amusée, jamais désabusée. Le bizarre voisin bibliophile va lancer le narrateur, qui travaille (tente de travailler, essaie de réfléchir, tente d'essayer, etc.) à un livre intitulé *Le Cowboy en kilt*, sur la piste de l'histoire de sa mère, Rachel, l'épouse hollandaise en question.

Celle-ci a épousé (ça se passe dans une ville anonyme, quelque part du côté de l'Ontario) un anthropologue qui va bientôt disparaître, répondant à l'appel

de sa vraie passion qui a beaucoup à voir avec les mœurs des contrées lointaines et très peu avec la routine conjugale. Jusque-là, rien que de très banal. Mais voici qu'un beau jour, l'homme annonce son retour. C'est un pur étranger qui se présente à la porte de Rachel. Encore plus étonnant, elle va jouer le jeu (mais lequel?), l'accueillir dans son lit sans poser de questions, le gratifier du nom de son mari et lui faire un enfant. Qui, un jour, comme dans toutes les bonnes et grandes histoires, partira à la recherche de son véritable père, sorte de Lévy-Strauss mâtiné de Gauguin, réfugié à l'autre bout de la terre dans la jungle insulaire où vit sa tribu d'adoption. Docteur Vanderlinden, je présume?

Tout ça se lit comme un roman d'aventure, on dirait du Stevenson annoté de la main de Borges. Il m'arrive de penser qu'Eric McCormack est le secret le mieux gardé de la littérature canadienne. Pourquoi? Mystère...

L'ÉPOUSE HOLLANDAISE

Eric McCormack
Traduit de l'anglais (Canada) par Sabine Porte
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2005, 332 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Parabole floue

CHRISTIAN
DESMEULES

Le Conte s'articule autour d'une étrange «équation sensible» (Denys Néron) de trois ou quatre membres. Sorte de fable sur fond d'errance bien contemporaine, derrière l'écran de fumée d'un style vieilli, le roman pose une à une ses énigmes, à commencer par ses personnages fantomatiques et sans nom: le «personnage» (A), la femme aimée (B), mère d'un enfant qui vient de naître, et le père du «personnage» (C).

Dans la campagne d'un pays incertain, une femme meurt en accouchant, un enfant est sauvé, puis un homme abandonne tout pour prendre la route — son fils nouveau-né accroché à son dos — vers la grande ville. Personnage mort-vivant lancé sur les traces d'un amour perdu, A traverse le pays et les saisons, à pied ou en auto-stop, égrené les rencontres et les paysages. Il va de l'avant avec ses regrets et ses espoirs. «Ce pays sans fin donnait l'impression de n'avoir jamais subi d'aléa. La même cime, reproduite indéfiniment, sur le même ciel gris, fatiguait la vue.»

Échoué sans trop l'avoir voulu dans une grande ville souterraine («le soubassement»), où l'on devine assez bien Montréal, l'homme deviendra emballeur au rayon de la porcelaine d'un grand magasin, faisant garder de jour son bébé par une voisine (L) vaguement amoureuse de lui. La ville, avec sa crasse et ses souterrains, les peep-shows, les amitiés néfastes, le désir illusoire, la dépossession rapide.

Au milieu de quelques embrouilles, conscient d'avoir été «leurré par l'éclat d'un regard de glace», A reprend la route à rebours, en fuyant vers ses origines, jusqu'à un lieu où «l'horizon s'aplanit



Louis Émond

et qu'à l'air devenu salin se mêlent] des odeurs fortes et des parfums de coquillages... » Poursuivi sans relâche par un destin tragique, il termine sa course étendu sur un rivage, en ne laissant pour toute parole que le nom de l'enfant tracé sur un caillou blanc.

Sorte de fable sur l'aliénation contemporaine, les solitudes et les détresses urbaines, *Le Conte* aborde aussi, sur un mode énigmatique, les relations père-fils faites de silences et d'étendues glacées. Dans *Le Manuscrit*, son premier roman qui avait paru aux Intouchables en 2002, et qui est repris du même coup aux Éditions Trois-

Pistoles, Louis Émond — qui est un autre Louis Émond que celui qui écrit pour la jeunesse — explorait avec le même «personnage» des pans de désirs évidents ou cachés, à travers une réelle et rare sensualité. «Notre littérature nationale a besoin de son immense talent», estimait un critique aux abois après sa lecture du *Manuscrit*.

Passées les flambées de messianisme littéraire, apparaît cette fois un maniérisme bricolé qui ne donne pas envie au lecteur de s'enfoncer plus avant dans l'obscurité du sens. L'étrangeté et la froideur, chez Louis Émond, se déploient au moyen de tout un arsenal de faux-

monnayeur: archaïsmes légers, tournures latinistes, personnages anonymes et temporalité floue. On flotte quelque part entre deux eaux, dans la lourdeur et le mystère. Beckett, bien entendu, n'est jamais loin derrière. Et peut-être aussi Gaëtan Soucy. Mais là où l'auteur de *L'Acquiescement* raconte une histoire, Louis Émond choisit, pour sa part, de s'enfermer à clé dans une parabole confuse.

LE CONTE

Louis Émond
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2005, 132 pages

Aboyer dans le désert

THIERRY
BISSONNETTE

Souvenez-vous un instant de cette Troyenne nommée Cassandre, dont la faculté divinatoire fut obscurcie par un Apollon déçu de n'avoir pu partager ses draps. Après que le dieu lui eut craché dans la bouche, la jeune prophétesse fut donc condamnée à ne plus pouvoir être crue par ses semblables, à parler pour personne malgré ses troublantes intuitions.

De même, les authentiques poètes font parfois figure de Cassandre avec leurs airs importants mais vains. Leurs paroles, vouées à une écoute aléatoire ou improbable, résistent d'autant plus qu'on les ignore, le paysage et les névroses continuant de nourrir leurs racines coriaces. Mais ce n'est là qu'une des multiples pistes explorées par Catherine Lalonde dans son recueil simple intitulé *Cassandre*. Quatorze ans après *Jeux de brume*, cette professionnelle de la danse s'éprouve de nouveau dans un style oral et très émotif, long cri du cœur par où elle désespère énergiquement de l'amour.

Il est beaucoup question de chiens dans ce livre, où la parole se découvre des affinités avec l'aboiement, avec une animalité surgie des tripes pour mieux réverbérer l'indicible douleur, alors que «ça appelle au malheur et ça ne le sait même pas / ça piaffe dans son box de rage instantanée / caïfainée à l'amour neuf» et que «la chienne coule de toi tu sientes de partout / un vrai crachin de colère / pur sel pur porc». On reconnaît ici une rage un peu adolescente, une promptitude où le rythme l'emporte souvent sur le vocabulaire. Mais il convient de parcourir en entier ce long poème de 87 pages et d'oublier certaines faiblesses pour en saisir la vraie teneur, qui est de rugir au-delà d'une situation paralysante. Car «la douleur transmise dans le silence / de mères en filles // ça perdure depuis long»...

L'originalité du recueil tient notamment à ce que Cassandre est envisagée à travers une voix masculine. C'est donc un observateur, mi-chien mi-humain tout comme elle, qui transmet la colère de la

femme et nous révèle les liens conflictuels qu'il entretient avec elle. Étrange et inconfortable «marche à l'amour», dont plusieurs passages très mirroniens acquièrent une profondeur supplémentaire grâce à l'entrecroisement des voix: «aux soirs de déraison tu vas sur cette brisée / parmi les chiens mort-vifs de ce siècle / seule debout encore à japper / seule à oser encore appeler».

Sûrement très efficace dans un contexte de lecture publique, cette suite aurait cependant mérité d'être resserrée par endroits, son alliage de registres ne collant pas toujours. Entre rage et tendresse, plusieurs passages tombent à plat en martelant abusivement leur syntaxe outrée, d'où un certain essoufflement au milieu du livre. Mais dans tout ce branle-bas, suffisamment d'éclairs se forment pour nous mettre en sympathie avec cette Cassandre qui, à l'exemple de Job, aura eu le mérite de s'élever tout entière contre le destin. «Nous perdions nos jappées et nos dents dans le concert funeste / des chiens mort-vifs encore debout / qui s'effritent doucement farine sur la neige / au sortir de ce siècle», est-il finalement dit. Et si le sort l'emporte, il n'aura pas eu la victoire trop facile.

CASSANDRE

Catherine Lalonde
Québec Amérique
Montréal, 2005, 88 pages



Catherine Lalonde

NOUVEAUTÉS AUX ÉDITIONS D'ART LE SABORD



Écrivain depuis plus de 25 ans, Yves Boisvert nous surprend encore une fois.

Mélanie Saint-Laurent, personnage central de cette fin de cycle, née dans un quartier défavorisé, porte en elle une violence qui éclatera suite à la rencontre de trois hommes.

Mélanie en narratrice de cet ouvrage choisit l'écriture pour se libérer de ce tragique destin qui est en fait une conséquence des deux premiers volets de la trilogie.



TU PEUX ME DÉCHIRER
recueil de poésie
de Frédéric DURAND



MÉLANIE SAINT-LAURENT
dernier volet d'une trilogie
de YVES BOISVERT

Revue
ART LE SABORD
NO 70 / MOYEN ÂGE

Ont participé à cette publication, les auteurs(es) :
Jean Bédard, Guy Bennett, Paul-Gabriel Dulac, Philippe Haeck, Michel T. Héroux, Jean-Guy Lachance, Jean-Michel Mayot, France Mongeau, Sylvain Rivière, Johanne Rochette, Gérald Savard, Serge Patrice Thibodeau, ainsi que les artistes Lorraine Bénéic, Steeve Boucher, Vivian Gottheim, Julianna Joos, et Éva Lapka.



C'était l'an dernier, à moins que leur rencontre n'ait jamais eu lieu...

Dans une suite de visions troubles et fragmentées, un homme se souvient : il se rappelle comment il a aimé une femme dans une ville portuaire.

Au Salon international du livre de Québec / Stand PROLOGUE

Venez nous voir au stand Prologue

Allard, Francine

Ambroise bric-à-brac

- Samedi 10h à 11h
- Samedi 12h à 13h
- Dimanche 10h à 11h
- Dimanche 12h à 13h

Labrèche, Paul

Miriam, Boudi, Mario Broche et compagnie

- Samedi 10h à 11h
- Samedi 12h à 13h

Lahaie, Christiane

Chants pour une lune qui dort

- Samedi 14h à 15h

Éditions TROIS

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Horizons de mort, épreuves de vivre

GUYLAINE MASSOUTRE

À 42 ans, l'éditrice Lydie Violet aimait la vie, mais une tumeur incurable au cerveau l'a fauchée brusquement. Fauchée, également, toutes les certitudes, les repères, le sens. Le temps manque, et les questions se bousculent. *La Vie sauve*, écrit à quatre mains, raconte la lutte de Violet pour vivre ses dernières semaines. Une histoire de courage et de dignité.

Le livre témoigne des épreuves. Malgré le corps qui flanche, la société qui ne prévoit pas de statut social pour les incurables. Il revient à la force morale d'absorber chocs et émotions; de tenir le coup; de choisir un chemin de mort.

Desplechin, dans ce récit, prête une plume de connivence et de soutien. Amie, confidente, elle fait partie du comité de surveillance entré dans la phase délicate d'accompagnement. Impossible d'encaisser le mauvais sort, la perspective de la souffrance et du deuil. Mais l'écrivain résiste. Repoussant la fatalité, elles trouvent ensemble les mots pour protester, s'insurger contre l'absurdité des règlements, des procédures administratives, dénoncer le manque de vision chez les bien-portants, médecins compris.

La malade s'exprime du côté de la vie. L'ouvrage entrelace les sourires et les mots, avec fragilité et tact. Le plus étrange, c'est le «je» grâce auquel tout tient sans couture. L'une est devenue l'autre, illusoirement. L'éditrice ou l'auteur.

En contrepoint, on pourra lire *Je ne suis pas un assassin*, du docteur Frédéric Chaussoy (Paris, Oh! éditions, 2004, préface de Bernard Kouchner). Un réanimateur y plaide à propos de son métier, l'entre-deux de la vie à la mort, la question si controversée du coma. Le témoignage du médecin, poursuivi par les tribunaux, éclaire sur ce qui se passe aux limites infranchissables de la vie.

Les exilés

La volonté d'un être passe par d'étranges pressentiments. Irène Némirovsky, dont on a pu lire cet automne, grâce à ses filles, le récit posthume *Suite française* (Denoël, prix Renaudot 2004), fait un retour éditorial chez Albin Michel: on y réédite six de ses romans, parus dans les années 40.

Dans *Les Chiens et les Loups* (1940), la romancière russe raconte l'enfance d'Ada, artiste juive ayant fui Kiev. Pour l'écrivain, l'exil et l'écriture sont un même geste d'identité meurtrie. Impossible de ne pas lire ses fictions avec le regard a posteriori de son drame — la déportation, le camp d'extermination: «Ils cheminaient longtemps, des semaines, des mois s'il le fallait, avant d'arriver dans le pays qui les attendait, elle ne savait où, mais elle croyait le voir. Il y avait des bêtes sauvages pour le plaisir de la chasse, et des ennemis pour le jeu de la guerre, et un sol aride pour la jouissance du travail et de la conquête.»

Enfant de la fiction, Ada la rebelle, l'amoureuse de Harry, son double masculin, se maintient, tant elle vibre, dans la fresque réelle de l'Histoire. Jusqu'aux dernières pages, on croirait lire une autobiographie. La réédition montre une écriture qui n'a pas vieilli et qui, au contraire, fait voir de l'intérieur la vie des émigrés cherchant, souvent hypothétiquement, un lieu pour s'établir.

Dans *Le Vin de solitude* (1935), histoire de Russes arrivés à Paris, le dessein est encore plus autobiographique. Le souffle est ample, les dialogues vifs, les sentiments puissants. La Révolution fait craquer le monde, tandis qu'Hélène, alter ego de la signataire, observe ses parents qui ne s'entendent pas, mais que le destin force à demeurer unis. En toile de fond, la guerre que chacun s'efforce en vain d'oublier. Pas de doute: les portraits de Némirovsky crient de vérité.

Voyeurs involontaires

On connaît l'homme des brèves de comptoir, Jean-Marie Gourio. Elles ont connu un succès fou, jusqu'aux scènes montréalaises. Dans *Apnée*, c'est un tout autre auteur qu'on côtoie.

Est-ce sa curiosité pour le fait divers, sa recension des petites nouvelles au quotidien, sa fréquentation



Irène Némirovsky voit six de ses romans réédités chez Albin Michel.

des gens ordinaires, à la vie ratée plus que de raison, qui motivent *Apnée*? Le livre ne le dit pas. Le sujet est violent: le récit est celui d'une mère dont la fille a été violée et tuée par son voisin, marié, père de famille, maçon; elle était laborantine, fille adoptée; son mari, orphelin, s'est donné la mort en apprenant l'identité du meurtrier. Trop de vérités tue.

En une seule phrase, ponctuée de virgules, de points d'exclamation et d'interrogation, Gourio fait tourner les pensées de celle qui survit. Il imagine son face-à-face répété avec l'assassin, loin de tout esprit de vengeance. Accepter les faits, est-ce le début d'une sagesse? Le moment le plus troublant vient des graffitis que Gourio transcrit des lieux urbains. C'est un angle intelligent pour réfléchir à cette violence qui, entre maladies et frustrations, trahit les formes d'adaptation à nos mondes naïvement posés.

Autre lecture relative à l'enfance victime, *Pris au piège* d'Yves Ravey. Cette fois, le traitement est plutôt léger, optimiste. Alerté, le jeune narrateur, rusé comme un singe en cage, raconte une histoire d'insecte autour de laquelle se greffe les allées et venues de sa famille. Le fait divers se passe chez les voisins, et l'enfant voit le pire. Le ton étonné de la peur refoulée fait le livre, mince mais bien monté.

LA VIE SAUVE

Lydie Violet et Marie Desplechin
Le Seuil
Paris, 2005, 129 pages

LES CHIENS ET LES LOUPS

LE VIN DE SOLITUDE

Irène Némirovsky
Albin Michel
Paris, 2004, 335 pages
et 337 pages

APNÉE

Jean-Marie Gourio
Julliard
Paris, 2005, 157 pages

PRIS AU PIÈGE

Yves Ravey
Minuit
Paris, 2005, 108 pages

ESSAIS

L'Odyssée à la loupe

Ce classique inspire à Pietro Citati une véritable visite guidée à travers le poème homérique et tous les récits mythologiques qu'il renferme

CHRISTIAN DESMEULES

Qu'est-ce qu'un classique? George Steiner en parle, quant à lui, comme d'une forme signifiante, en littérature, en musique, dans les arts en général, qui nous «lit» plus que nous la lisons. Le classique est une œuvre qui nous remet en question quant à notre propre humanité. «On lit un classique un crayon à la main», ajoute-t-il.

Lire un crayon à la main, Pietro Citati le fait depuis toujours. Après avoir exploré avec sensibilité et intelligence l'œuvre et les destins de Katherine Mansfield, de Kafka, de Tolstoï et de Proust, il s'intéresse cette fois à Ulysse sur la route du retour à Ithaque. Livre inépuisable et pérenne (comme le rappelle bien, par ailleurs, l'écrivain et éditeur Gilles Pellerin dans un entretien au *Devoir*, en page F 3), loin des instantanés qui font trébucher les lecteurs pressés d'en finir, *L'Odyssée* lui inspire, bien plus qu'un

commentaire, une véritable visite guidée à travers le poème homérique et tous les récits mythologiques qu'il renferme.

Pour Citati, l'immense spectacle théologico-mythologique de *L'Iliade* a volé en éclats, le «poème éclairé» cède sa place aux balbutiements romanesques. Les dieux abandonnent le monde, ils se dissimulent et épient l'humanité. Seuls quelques-uns, frappés par la grâce, continuent à les voir. Ulysse est l'un de ceux-là. Il n'y a plus de guerres héroïques, les mondes utopiques ont été détruits. Et pour l'auditeur antique de *L'Odyssée*, dans ce monde nouveau fait de liberté et d'illusion de liberté, ce héros (le «deuxième Ulysse») apparaît pour la première fois semblable aux autres hommes. «Il ne restait plus qu'à veiller sur son jardin: la maison, les troupeaux, la réserve pleine d'or et de vin doux.»

Comprendre ce classique des classiques, pour Pietro Citati, revient ainsi à se pencher sur nous-mêmes, sur l'Occident, sur son

histoire certaine et son futur improbable. Et contre tous les commentateurs qui, au fil des siècles, ont cru qu'Homère ignorait totalement l'introspection, l'auteur de *La Pensée chatoyante* y voit au contraire «une forêt de secrets, derrière chaque mot».

Né en 1930 à Florence dans une famille de la bourgeoisie italienne, Pietro Citati est aujourd'hui considéré à juste titre comme l'un des critiques «de fond» les plus éclairés de la littérature. Ce livre d'initiation à l'un des textes les plus fondamentaux de la culture occidentale est ainsi devenu un étonnant succès populaire en Italie, atteignant dans la péninsule des ventes de près de 50 000 exemplaires.

LA PENSÉE CHATOYANTE

ULYSSE ET L'ODYSSEE

Pietro Citati
Traduit de l'italien
par Brigitte Pérol
Gallimard, coll. «L'arpeur»
Paris, 2004, 394 pages

VENEZ RENCONTRER LES AUTEURS BORÉAL

STAND N° 218

MERCREDI 6 AVRIL

de 14 h à 15 h

Gilles Kègle

Gilles Kègle,

l'infirmier de la rue

Camille Bouchard

Les Tueurs de

la déesse noire (Inter)

JEUDI 7 AVRIL

de 10 h 30 à 11 h 30

Jean Morin

L'Attaque-surprise

(Maboul)

VENDREDI 8 AVRIL

de 17 h à 18 h

Francine D'Amour

Le Retour d'Afrique

de 17 h 30 à 18 h 30

Gilles Archambault

De l'autre côté du pont

de 18 h à 19 h

Gérard Bouchard

Pikauba

de 18 h 30 à 19 h 30

Luc Bureau

Mots d'ailleurs

de 19 h à 20 h

Nathalie Petrowski

Maman last call

SAMEDI 9 AVRIL

de 11 h à 12 h

Gérard Bouchard

Pikauba

de 11 h 30 à 12 h 30

Nathalie Petrowski

Maman last call

de 12 h à 13 h

Gilles Archambault

De l'autre côté du pont

de 13 h à 14 h

Camille Bouchard

Les Tueurs de

la déesse noire (Inter)

Gérard Bouchard

Pikauba

Gilles Kègle

Gilles Kègle,

l'infirmier de la rue

de 14 h à 15 h

Christiane Frenette

Après la nuit rouge

Pierre Morency

Poèmes 1966-1986

de 15 h à 16 h

Renée Maheu

Arthur LeBlanc

DIMANCHE 10 AVRIL

de 13 h à 14 h

Pierre Monette

Dernier automne

Christiane Frenette

Après la nuit rouge

de 14 h à 15 h

Camille Bouchard

Les Tueurs de

la déesse noire (Inter)

Gilles Kègle

Anne-Marie Mottet

Gilles Kègle,

l'infirmier de la rue

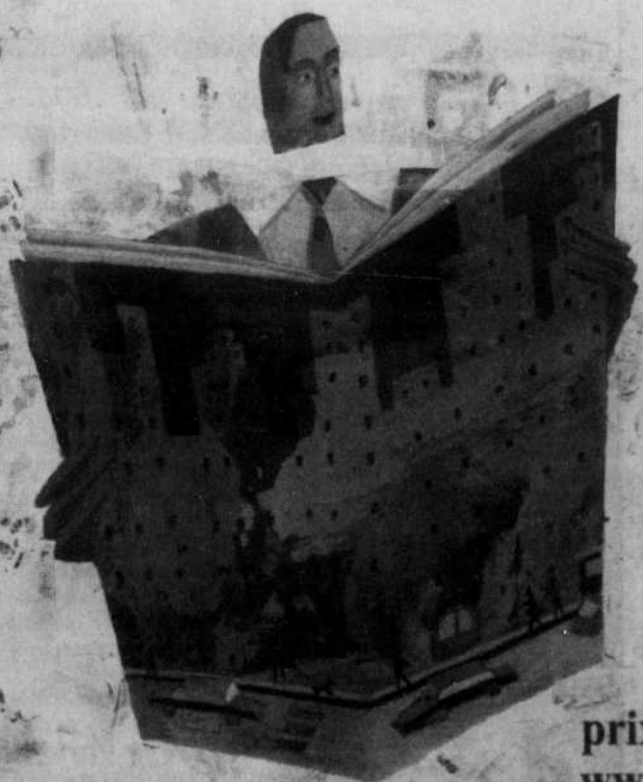
de 15 h 30 à 16 h 30

Serge Chapleau

L'Année Chapleau 2004

Salon international du livre

DE QUÉBEC



prix d'entrée : 2\$
www.silq.org

6 au 10 avril 2005

CENTRE DES CONGRÈS DE QUÉBEC

Patrimoine Canadien
canadien Heritage

Bureau de
la Capitale-Nationale
Québec

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

VILLE DE
QUÉBEC

LE SOLEIL

Desjardins

1063

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

ROMAN QUÉBÉCOIS

Dans les coulisses de l'histoire

La Nouvelle-France sous l'œil de Pierre Caron

CHRISTIAN DESMEULES

On s'y croit, on y est. L'écriture est visuelle à souhait, tactile, en odorama. Pierre Caron semble avoir retenu quelque chose de la fréquentation de son «ami Simonon» (*Mon ami Simonon*, VLB, 2003). Auteur de quatre romans, dont des versions antérieures des deux premiers tomes de la trilogie qu'il propose depuis l'an dernier, ainsi que de *La Vraie Vie de Tina Louise* (Libre Expression, 1980; repris chez Typo l'an dernier), Pierre Caron a été tour à tour journaliste, notaire et avocat.

D'abord paru en France, en 1983, sous le titre de *Vadeboncœur*, puis remanié, vingt ans plus tard, avec l'intention d'en faire le premier volet d'une trilogie intitulée *La Naissance d'une nation*, *Thérèse* nous faisait partager les amours et les peines d'une femme insoumise, Thérèse Cardinal, débarquée en Nouvelle-France en 1653, et de ses proches dans l'espace aéré d'un pays à construire. La vie quotidienne à Ville-Marie (aujourd'hui Montréal), aux côtés de personnages historiques bien réels qui ont laissé leur marque, tels que Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, Marguerite Bourgeoys ou Jeanne Mance.

La Naissance d'une nation, c'est la grande aventure d'un peuple, qui mêle l'intimité et les intrigues de la politique, les

guerres, à une série d'aventures menées, en coulisses, par des femmes et des hommes. Mais surtout par des femmes fortes et passionnées...

Marie-Godine

Second volet de cette trilogie historique, *Marie* nous emmène cette fois de 1711, soit quelques années avant le traité d'Utrecht, jusqu'à la bataille des plaines d'Abraham (décrite de manière vivante) et à la Conquête anglaise de 1759. Également remanié après une première publication il y a dix ans (*Marie-Godine*, Libre Expression, 1994), *Marie* prend le relais de *Thérèse*, rempli de passions et de désir d'enracinement.

Petite-fille de Vadeboncœur, homme plutôt riche et armateur installé dans son manoir du Bout-de-l'Isle, à l'île Bizard, Marie est née en hiver au milieu du fleuve, sur un banc de glace entre l'île Bizard et la rive sud, tout près du village algonquin où on devait aller chercher de l'aide pour l'accouchement qui tournait mal. Sa mère mourra en lui donnant naissance.

«Ainsi, pendant qu'on s'entretenait avec les Iroquois et qu'on croyait que l'hiver était une saison invincible, avec les Algonquins on s'entraidait et on commençait à considérer le climat nécessaire aux générosités de la nature.» Une Amérindienne sera d'ailleurs la première à lui donner le sein, scellant l'illusion d'une alliance intime entre les deux peuples.

Une jeunesse libre, circulant partout pieds nus, belle comme le jour, Marie épouse à 17 ans un homme important, qui prendra trop vite le visage d'un mari absent et d'une passion perdue. «En dépit de sa jeunesse, Marie-Godine était célèbre dans toute la colonie. Une héroïne presque. Son exceptionnel destin, depuis sa dramatique naissance sur un bout de glace, était l'objet de fabulation de Tadoussac jusqu'aux "pays d'en haut". On perpétuait autour de son nom les souvenirs de son arrière-grand-père, le héros Vadeboncœur Gagné. [...] Et elle était riche: on comprendra qu'on parlait d'elle jusqu'à la cour de Louis XVI!»

«Pour la France, la colonie existe à peine»

L'économie est entravée par la métropole française, pour qui la colonie n'est qu'une pompe à fric, ainsi que l'expose Olivier, l'un des personnages de Caron: «Pour la France, la colonie existe à peine. Ce n'est qu'un univers comptable, dont l'administration se résume à transporter, par tous les moyens, les chiffres de la colonne des pertes dans celle des revenus. Pour le reste... On en tire un peu de vanité, on veut bien y déléguer quelque représentant du roi pour se donner des airs officiels: mais on a depuis longtemps oublié qu'il y a déjà ici près de deux siècles d'histoire et toutes les traditions d'un peuple.»

Pierre Caron donne à lire une myriade de destins secoués par

les remous de l'histoire. Une époque vécue à la fois, pour cette nation inédite qui se construit sur les rives du Saint-Laurent, comme une promesse et comme un crépuscule. Cela, l'auteur de *La Naissance d'une nation* le fait bien sentir. On y trouve quantité de modèles de femmes libres, à la sexualité peu contrainte et au courage certain. En cela, Pierre Caron se montre conscient de son lectorat et sensible à l'intériorité de ses personnages.

Une telle quantité de personnages d'égale importance dans le récit entraîne, il faut toutefois l'avouer, une certaine faiblesse de focalisation qui pardonne rarement au roman historique. On passe de l'un à l'autre sans jamais pouvoir véritablement s'attacher à leurs malheurs ou à leurs joies. Ainsi, Marie-Godine ne prend vraiment vie que vers les trois quarts du récit, et peut-être est-il exagéré d'y voir la grande héroïne de ce gros roman de 544 pages.

Le troisième et dernier tome de cette saga historique populaire à l'écriture solide et évocatrice, intitulé *Émilienne*, devrait sans doute paraître à l'automne 2005.

LA NAISSANCE D'UNE NATION

TOME 2: MARIE

Pierre Caron
VLB éditeur
Montréal, 2005, 544 pages

ROMAN ANGLAIS

Lady Macbeth au Wal-Mart

PAUL BENNETT

Que se passerait-il si la classe moyenne aisée, celle des jeunes cadres, des médecins, des architectes et des informaticiens, se rebellait contre le fardeau croissant des impôts et des frais de condo, et décidait de jeter par-dessus bord les valeurs qui fondaient jusqu'alors son mode de vie?

C'est l'hypothèse pleine de promesses au départ de *Millenium People*, le dernier roman de l'Anglais James G. Ballard, qui enfle depuis plusieurs années les succès de librairie, tous adaptés au cinéma, comme *Crash* (l'accident automobile comme métaphore sexuelle) ou *Le Monde englouti* (qui surfait sur la vague des catastrophes écologiques).

Dans le quartier huppé de la marina de Chelsea, à Londres, les propriétaires, excédés par une série de décisions administratives sur lesquelles ils n'ont aucune emprise, descendent dans la rue pour exprimer leur mécontentement et, de fil en aiguille, encouragés par un gourou de la «conscience citoyenne», se mettent à brûler les symboles de leur aliénation: livres, tableaux, ordinateurs et jeux vidéo. Bientôt, des bombes fumigènes et incendiaires éclatent dans les clubs vidéo, les McDo et les agences de tourisme, les musées et les salles de concert. Balayant les conventions sociales, nos révolutionnaires dernier cri démissionnent de leurs boulots bien rémunérés et refusent de payer leurs impôts, ce qui commence à inquiéter sérieusement le pouvoir. Des femmes d'affaires se transforment en «Lady Macbeth en route pour le Wal-Mart».

«Ils s'étaient débarrassés de leur univers aussi tranquillement qu'ils auraient sorti leurs ordures ménagères», commente avec une pointe d'humour très british le narrateur, un psychologue industriel du nom de David Markham, dont l'ex-femme vient d'être tuée dans un attentat terroriste à l'aéroport de Heathrow et qui décide de découvrir les coupables.

Son enquête le mène à la marina de Chelsea où un commando de citoyens voués à la révolution de la classe moyenne multiplie les

manifestations de plus en plus musclées et les attentats de plus en plus audacieux. Le meneur de cette première révolte du nouveau millénaire, Richard Gould, espère que la classe moyenne secouera enfin «les chaînes du devoir et de la responsabilité civique» pour ébranler les fondations de la société de consommation et trouver un sens à un monde qui n'en a plus.

Thriller social

La spirale de la violence devient inévitable: «les gens qui trouvent le monde dépourvu de sens trouvent un sens à la violence gratuite», suggère l'auteur. Ce n'est pas pour rien si la rébellion a éclaté d'abord dans la marina de Chelsea: il s'agit d'un «bas quartier cher», d'une «zone d'intense pauvreté spirituelle».

Le pouvoir, craignant les conséquences «désastreuses pour les rentrées fiscales» d'une révolte généralisée de la classe moyenne, finit par envoyer une armée d'occupation dans Chelsea, formée autant de travailleurs sociaux, de psychologues et d'agents immobiliers que de policiers afin de tuer la révolte dans l'œuf.

Malgré quelques longueurs et des épisodes pas toujours vraisemblables, Ballard réussit une nouvelle fois à créer un suspense inspiré des hantises réelles d'une classe sociale écrasée sous le poids de ses ambitions. Sur un ton tragique et sous des dehors de thriller social, *Millenium People* traduit bien le malaise de ceux pour qui le monde est «une prison à régime doux» dont ils rêvent certains jours de faire sauter les barreaux.

Ballard, comme toujours, tient son lecteur en haleine moins par les péripéties de son récit, parfois prévisibles, que par l'extrême acuité de ses observations et une véritable explosion d'images fulgurantes qui ponctuent son récit comme autant de fusées éclairantes.

Le Devoir

MILLENIUM PEOPLE

J. G. Ballard
Traduit par Philippe Delamarre
Denoël & D'ailleurs
Paris, 2005, 368 pages

Prix du Gouverneur général 2004



Miriam TOEWS

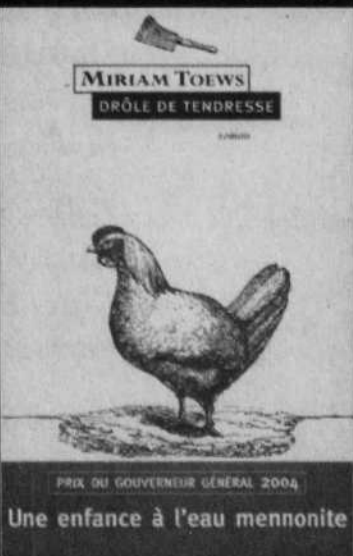
Drôle de tendresse

«Un roman poignant, bouleversant, écrit à la pointe de l'humour ravageur et désespéré.»

Marie-Claude Fortin
La Presse

«On se fait son propre cinéma de cette langue acide, drôle [...] dont les images noires, spectaculaires d'invention, confèrent une beauté inattendue à une adolescence désenchantée.»

Tristan Malavoy-Racine, Voir



Prix du Gouverneur général 2004

Une enfance à l'eau mennonite

Roman
Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

360 pages • 25,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

les éditions du remue-ménage

stand 218 (Dimedia)

AU COEUR DE LA NAISSANCE
Lysane Grégoire et Stéphanie St-Amant (dir.)



TABLE RONDE

Sage-femme ou médecin :
à qui de décider ?
Animée par Françoise Guénette

avec la participation
de Lysane Grégoire

Le jeudi 7 avril 2005 à 14 h
Scène des Rendez-vous littéraires

SÉANCE DE SIGNATURE
le jeudi 7 avril de 15 h à 16 h

UN QUÉBEC EN MAL D'ENFANTS
Denyse Baillargeon



TABLE RONDE

Sage-femme ou médecin :
à qui de décider ?

Animée par Françoise Guénette
avec la participation
de Denyse Baillargeon

Le jeudi 7 avril 2005 à 14 h
Scène des Rendez-vous littéraires

SÉANCE DE SIGNATURE
le vendredi 8 avril de 18 h à 19 h

YVETTE ROUSSEAU, LA RÉUSSITE D'UNE VIE
Huguette O'Neil



ENTRETIEN

Laurent Laplante reçoit
Huguette O'Neil
le dimanche 10 avril
à 11 h 45
Scène médias

SÉANCES DE SIGNATURE
le samedi 9 avril de 12 h à 14 h
le samedi 9 avril de 18 h à 20 h
le dimanche 10 avril de 12 h à 14 h

LE LIVRE D'EMMA
Marie-Célie Agnant

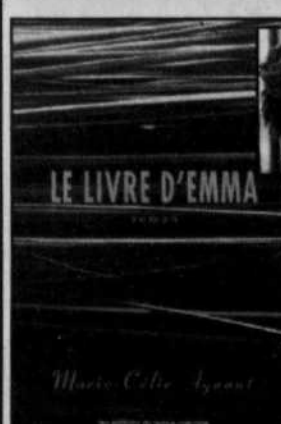


TABLE RONDE

Littératures francophones:
les passeurs de langue

Animée par Claude Beausoleil
avec la participation de
Marie-Célie Agnant

le samedi 9 avril à 19 h
Scène des Rendez-vous littéraires

SÉANCE DE SIGNATURE
le samedi 9 avril de 20 h à 21 h

Combats

pour un humanisme combattant

Volume 8 • Numéros 1 et 2 • Automne-Hiver 2004-2005 (numéro double)



- Contre un système privé de santé
- Des textes sur Aquin, Arcan, Derrida
- Collaborations de Donald Alarie, Marc Chabot, Claude Jasmin, Bruno Roy

ARTS VISUELS

Le Temps des Québécois au Musée de la Civilisation

ENTRETIEN

Yvon Gauthier

www.combats.qc.ca

20, St-Charles-Borromée Sud, casier 1097
Joliette QC J6E 4T1

Olivieri

librairie • bistro

Causerie

Mercredi 6 avril à 19 heures
Nous sommes ce que nous mangeons ou la vérité sur les oméga-3

À l'occasion de la parution du livre *La vérité sur les oméga-3* aux éditions Odile Jacob, nous vous invitons à une causerie avec Jean-Marie Bourre.

Les oméga-3 envahissent les pharmacies, les magazines et les emballages alimentaires. Sont-ils vraiment nécessaires à notre santé ? Quelle est la nature exacte de cette matière grasse ? Quelle est son action sur nos humeurs, son effet sur la libido ? Où la trouver et sous quelle forme ?

Venez explorer avec ce découvreur des effets des oméga-3 les liens entre notre cerveau et notre alimentation.

Avec le soutien du Consulat général de France à Québec.

Jean-Marie Bourre est membre de l'Académie de médecine en France et directeur de l'unité de neuro-pharmacologie de l'INSERM. Il est également l'auteur aux éditions Odile Jacob de *Dietétique du cerveau : la nouvelle donne*, *La diététique de la performance : intelligence, mémoire, sexualité* et *Les bonnes graisses*.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
739-3639
Entrée : 5\$ sauf Amis d'Olivieri

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

ENTRETIEN

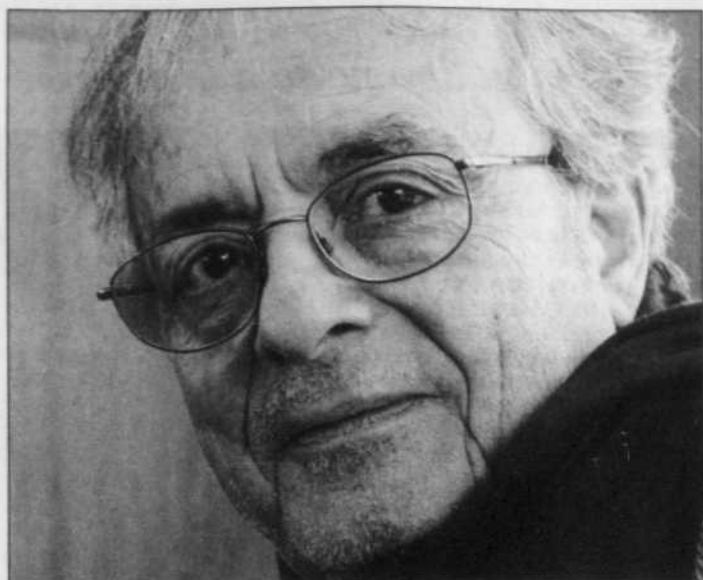
La liberté d'Adonis

CAROLINE MONTPETIT

Il a pris son nom à l'âge de treize ans, lorsque, déjà las de se voir refuser des textes dans les journaux, il choisit le pseudonyme d'Adonis pour se faire publier. Le subterfuge a fonctionné, ses premiers textes ont été publiés. Mais à cet âge, le poète arabe d'origine syrienne Adonis, invité du festival littéraire Métropolis bleu, ne se doutait pas que ce nom allait le suivre durant toute sa vie et participer à sa renommée de poète.

Selon la légende, le dieu vénétien Adonis, qui aimait la chasse, est mort tué par un sanglier. Depuis, on dit que le fleuve Adonis, qui coule du mont Liban et se colore annuellement de la couleur rouge de ses berges, charrie son sang divin. Adonis est donc un nom emprunté à une divinité pré-islamique. « Sur le coup, quand j'ai pris ce nom, je n'ai pas pensé à son importance, je ne savais pas qu'il s'agissait d'une sorte de transgression au sein de la civilisation islamique. Mais après, j'ai été critiqué pour ce choix. Et je me suis rendu compte que ce nom avait beaucoup, beaucoup d'importance pour moi », raconte-t-il en entrevue.

Car le choix du nom d'Adonis pour ce poète reconnu sera interprété comme un affront à l'islam par certains traditionalistes musulmans. Adonis ne fera que s'en réjouir, lui qui a combattu le fondamentalisme et défendu la laïcité, dans une Syrie où il a été emprisonné un an pour ses opinions politiques. Or la Syrie est plus fondamentaliste que jamais, constate-t-il aujourd'hui avec regret. Et ce fondamentalisme qui frappe le monde



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Récemment, le poète d'origine syrienne Adonis a écrit un texte dans le *Nouvel Observateur* réclamant le retrait immédiat des troupes syriennes au Liban.

arabe ne lui laisse envisager rien de bon pour l'avenir. En entrevue, il affirme craindre le fondamentalisme dans tous les monothéismes, qu'ils soient musulman, chrétien ou juif.

Arabisme culturel

Après son emprisonnement, Adonis a déménagé au Liban, dont il porte encore la nationalité aujourd'hui. Et il a été de nombreuses années sans pouvoir et sans vouloir retourner en Syrie voir ses parents. Depuis la guerre civile libanaise, il vit à Paris, mais n'a pas pour autant embrassé la cause du matérialisme triomphant. L'arabisme qu'il défend, c'est un arabisme culturel et non politique. Au terme d'un premier voyage à New York, en 1971, il écrit un poème qu'il intitule *Tombeau pour New York*. En entrevue, il affirme que New York lui est apparu alors comme étant à la fois l'enfer et le paradis, même si c'est la vision infernale de la ville qu'il a choisie d'exploiter. Même s'il est fasciné par New York, qu'il compte d'ailleurs visiter après son passage à Montréal, et vit à Paris, Adonis continue de s'indigner d'un certain mode de vie occidental, qui laisse des êtres mendier dans les rues et se coucher sur les trottoirs. « New

York / civilisation à quatre pattes, chaque direction / un assassinat / et dans la distance / la plainte des naufragés », écrit-il en 1971. Le 11 septembre 2001, au moment de l'effondrement des tours du World Trade Center, certains ont d'ailleurs trouvé des accents prophétiques à cette poésie.

Le poète n'exclut pas d'ailleurs la valeur prophétique de sa pensée ou de celle de tout individu attentif et sensible au monde qui l'entoure. « J'ai déjà rêvé des scènes qui se sont ensuite produites exactement comme je les avais imaginées », dit-il. Adonis vient d'un milieu rural. C'est son père, paysan, qui lui a appris à lire et c'est à la poésie soufie qu'il s'est abreuvé lorsqu'il était enfant. Un jour, le président de la république visite un village voisin. Adonis, qui a alors douze ans, décide de lui lire un poème. Impressionné, le président lui demande quel serait son vœu le plus cher. Adonis, qui n'avait jusque-là même jamais vu une voiture, lui dit qu'il souhaite par-dessus tout aller à l'école. Et c'est ainsi qu'il prendra la route du lycée. Depuis, il a terminé un doctorat à Paris et n'a cessé d'écrire.

Récemment, Adonis a écrit un texte dans le *Nouvel Observateur* réclamant le retrait immédiat des troupes syriennes au Liban. L'an dernier, il y avait aussi signé un texte intitulé « *Voiler les femmes, c'est voiler la vie* ». « Je me donne la liberté de critiquer les Arabes, de me critiquer. La critique est permise à condition d'être juste », écrivait-il dans un ouvrage intitulé *Identité inachevée*.

Le Devoir

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le spling contagieux de Mademoiselle Charlotte

GISELLE DESROCHES

L'ÉTONNANTE CONCIERGE

Dominique Demers
Québec Amérique, coll. « Bilbo »
Montréal, 2005, 128 pages

L'imprévisible Mlle Charlotte décroche un emploi de concierge au Mégacentre des arts. Un emploi de rêve puisqu'il lui laissera tout le loisir de rêver. Elle a cependant à peine débuté qu'elle fait la connaissance de trois jeunes mordus de planche à roulettes qui, après avoir fait du grabuge, se cachent dans le sous-sol.

Elle trouve heureusement les mots et les gestes qu'il faut pour les motiver, après leur avoir expliqué son truc « pour survivre à tout » et les avoir encouragés à défendre leur spling. Cette notion de spling est non seulement amusante, mais efficace pour comprendre qu'il est important de croire en soi et en ses projets, de passer à l'action.

Dominique Demers met sa verve et son imagination au service d'un thème qui lui est cher : l'enfance. A grand renfort de jus de sauterelles, de cent-vingt-douze péripéties, de poils d'éléphant ou d'autres recettes fantaisistes susceptibles de faire rigoler les lecteurs, elle développe l'idée qu'il ne sert pas à grand-chose de détruire sous le coup de la frustration ou de la colère.

La lecture de ce cinquième titre de la série semble encore plus facile que les précédents. La typographie de grande taille et la mise en page aérée alliées à un joli style compensent par ailleurs largement l'absence d'illustrations.

MAÎTRESSE EN DÉTRESSE

Texte et illustrations de Danielle Simard
Soulières éditeur, coll. « Ma petite vache a mal aux pattes »
Montréal, 2005, 90 pages

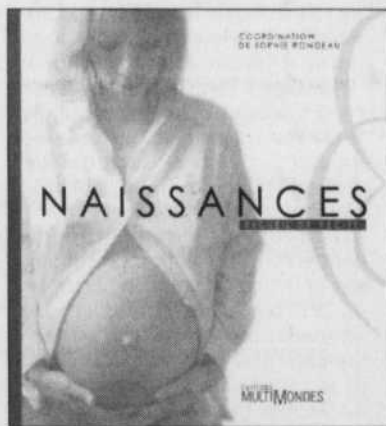
Une classe de « petits énervés » fait perdre son calme à la nouvelle maîtresse Véro. Sans le faire exprès, elle leur lance un sort. De son propre aveu, la maîtresse est un peu sorcière. Elle croyait pourtant bien pouvoir se contrôler, mais les enfants de cette classe réputée « archi extra méga super énervants » mettent ses « dons » à rude épreuve : ce sont tantôt des crapauds qui leur sortent de la bouche, tantôt des poils et des cornes de loup-garous qui leur poussent, ou encore les voilà transformés en araignées. La situation ne se réglera que lorsque Véro apprendra à respirer, sous les conseils avisés de l'un de ses propres élèves... Suave, drôle et piquant, le récit n'est pas sans rappeler certaines situations du monde scolaire. Mais la fantaisie et l'humour qui l'enrobent en font un excellent divertissement, tant pour les élèves que pour leur enseignant.

ÉDITIONS MULTIMONDES

LES LIVRES DE MULTIMONDES, DE VÉRITABLES DÉCOUVERTES !



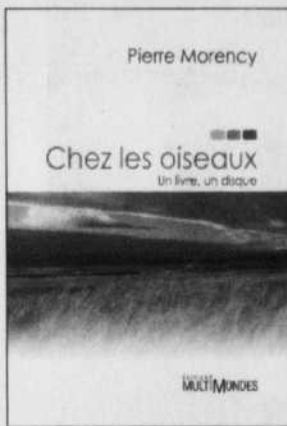
Le témoignage bouleversant de 20 prostituées...



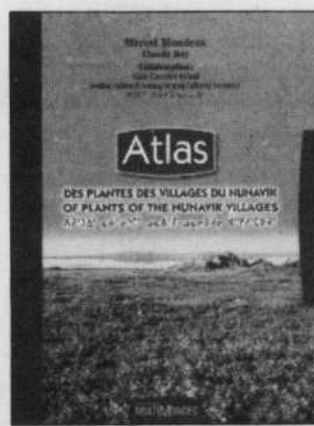
Soixante mamans racontent leur accouchement



Pour apprivoiser la culture des autres



Une journée inoubliable avec les oiseaux de Pierre Monrency



Un trésor botanique inestimable et menacé



Vos vacances ne seront plus jamais comme avant



Des mystères de la vie quotidienne enfin expliqués



Le récit coloré d'une enfance à Québec au début du XX^e siècle



Notre histoire, des origines à nos jours...



La technologie racontée par ceux qui la font



Un regard lucide et sincère sur l'évolution récente du coopératisme



Jardinez sans frais ou presque, dans le plus grand respect de l'environnement



Demandez notre nouveau catalogue

Visitez notre site Internet www.multim.com

Salon du livre de Québec, stand 96 - Aire PROLOGUE

Christiane FRENETTE

Après la nuit rouge

« Écrit dans un style minimaliste et avec une puissance d'évocation rare, *Après la nuit rouge* sonne admirablement juste. »
Suzanne Giguère, *Le Devoir*

Venez rencontrer Christiane Frenette au Salon du livre de Québec (Stand Boréal N° 218)

Samedi 9 avril de 14 à 15 h
Dimanche 10 avril de 13 h à 14 h

Roman
176 pages • 19,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

LITTÉRATURE FRANÇAISE

On a encore oublié Michèle Bernstein

KAREN RICARD

Me Bernstein. Michèle Bernstein. Membre de la première importance de l'Internationale lettriste, puis de l'Internationale situationniste, qu'elle a quittée avant sa dissolution, en 1972.

Étant donné le rôle joué par Michèle Bernstein dans l'histoire de la plus grande avant-garde culturelle et politique du XX^e siècle, on ne peut que s'étonner du fait que les médias osent encore la présenter comme ayant été « la femme de » Guy Debord, sans autre commentaire pertinent.

Sauf exceptions, assez rares, c'est ainsi qu'on a parlé de Michèle Bernstein l'automne dernier, alors qu'elle republiait un ouvrage quasi oublié, *Tous les chevaux du roi*, ce court roman publié pour la première fois en 1960 afin de contribuer aux finances de l'IS, comme le dit la petite histoire. Or on se demande bien ce qui serait advenu de Guy Debord et, par le fait même, de l'IS n'eût été la présence de Michèle Bernstein.

Née à Paris en 1932, Michèle Bernstein a rejoint l'Internationale lettriste au tout début des années 50, alors que Guy Debord fabriquait son premier film composé de fragments détournés, *Hurllements en faveur de Sade*. Il n'y a qu'à voir la bouille de Michèle Bernstein, en couverture de cette réédition, pour deviner que la Fronde avait dès lors trouvé son combat, et ça, le cardinal de Retz lui-même n'y trouverait rien à redire.

Michèle Bernstein ne s'est pas contentée de financer l'IS et de seconder Guy Debord dans son rôle de leader et de maître à penser de cette génération d'enfants perdus de l'après-guerre. Elle a aussi imposé un ton et un style sans équivoque qui font pâlir l'étoile des charmants petits monstres de l'époque, quand on y pense et en comparaison.

C'est elle, Bernstein-la-Fronde, qui lançait en 1962 ce jugement sans appel sur le cinéma d'Alain Resnais, alors très en vogue, et sur l'art et la critique de son temps: « Avec la retombée de Resnais dans le plus redondant et le plus mité des spectacles, force est de conclure [...] qu'il n'y a plus d'artiste moderne concevable en dehors de nous. »

Ce « nous », c'est l'Internationale situationniste, bien sûr, à laquelle a officiellement contribué Michèle Bernstein jusqu'à son divorce d'avec Guy Debord, en janvier 1972. Ensuite, elle aurait fait un séjour en Irlande, aurait épousé Ralph Rumney (ex-membre de l'IS lui aussi); certains disent l'avoir vue quelque part au nord de la France, ces dernières années, ou même dans les rues de Paris. Qu'importe. Demande-t-on à l'une des grandes artistes et des grandes révolutionnaires de son siècle ce qu'elle fait de son temps, d'où vient et où va son argent, et autres questions du même acabit?

On ose à tout le moins espérer qu'elle n'a pas passé les quatre décennies séparant la publication originale de son premier roman (il y en a un autre, intitulé *La Nuit*) à cette question: « Quand donc ressortira votre livre? » Comme si elle n'était pas là, bien vivante, pendant que son livre n'y est pas.

Retour en 1960 et à ce roman prétexte, calqué sur le style hussard de l'époque, avec une emphase sur le mode libertin — de quoi faire rougir Sagan, vraiment. L'intrigue est mince, quasi réduite à sa plus simple expression. Après tout, on est chez cette jeunesse oisive et désinvolte de l'après-guerre; l'auteure pousse le trait, s'arrête aux abords de la caricature, et vlan, mine de rien, c'en est fait de la mode des hussards.

Vacances d'été

Gilles, Geneviève et leur nouvelle amie Carole vont passer ensemble leurs vacances d'été sur la Côte d'Azur, emportant dans leurs bagages autant de bouteilles que peut en contenir une succursale en grève de la SAQ. Gilles et Geneviève sont mari et femme, comme Debord et Bernstein dans une autre vie. Gilles a le béguin pour Carole, Geneviève ne s'en formalise pas, bien au contraire. Malgré son ennui, elle encourage à sa manière les deux tourtereaux, butinant de son côté, en toute liberté.

Un jeune amant apparaît puis s'efface devant une charmante compagne que Geneviève se décidera peut-être à conquérir pendant que Gilles explore les limites de la jeunesse innocente de Carole (qui, tout de même, sait boire « correctement »). Ça s'étire comme ça l'espace des vacances d'été, et le spleen se transporte de Paris à Saint-Paul-sur-Mer. Tout cela est écrit au passé simple, comme il se doit: l'époque est peu dynamique.

Au delà de cette représentation, derrière les masques et les conventions romanesques, quelques questions cruciales sont abordées: « Que faites-vous dans la vie? », demande Carole à Gilles, oisif des oisifs. « De la réification », répond-il simplement. « Qu'avez-vous en commun? », demande-t-on encore à Gilles au sujet de sa relation avec Carole, sa jeune maîtresse: « Nous avons les mêmes défauts », dit-il. « Toi et moi aurions plutôt des qualités en commun », ajoute-t-il à l'intention de sa femme, Geneviève. « C'est le plus important. »

On les croirait blasés, à tort: ces gens-là sont discrets, une œuvre en soi.

On m'a demandé, un jour, alors qu'elle venait de passer tout près de moi, pourquoi j'admirais autant Michèle Bernstein, qui n'a pourtant jamais eu l'honneur de figurer au panthéon des grandes femmes du XX^e siècle ou au sommaire de ce genre d'ouvrage de table basse. « Elle est aussi grande que sa discrétion qui a traversé le temps », ai-je dit simplement.

Son premier roman, *Tous les chevaux du roi*, nous revient après une bien longue parenthèse. Une occasion comme une autre de la lire enfin, cette grande dame de son siècle. Et de la saluer en passant.

TOUS LES CHEVAUX DU ROI

Michèle Bernstein
Allia
Paris, 2004, 128 pages

ESSAI

La nébuleuse de l'autofiction

Nouveau genre ou détournement de l'autobiographie? Vincent Colonna étend la notion jusqu'aux origines de la littérature.

MICHEL CONTAT

Voici un bel essai sur l'autofiction, le premier sous ce titre, mais qui n'éclaire le problème qu'au prix de la dissoudre. Vincent Colonna est l'auteur, en 1989, de la première thèse sur cette notion littéraire, à laquelle Serge Doubrovsky, on le sait, dans un commentaire de son roman *Fils* (éd. Galilée, 1977), avait donné à la fois un nom et une définition.

L'ex-thésard, qui se décrit lui-même comme un repenté de la narratologie, a pris son temps pour tirer de sa thèse, en la modifiant sensiblement, un essai bienvenu et bien écrit. Il faudra désormais tenir compte d'*Autofiction & autres mythomanies littéraires* lors de la discussion d'un problème qui peut se résumer ainsi: l'autofiction est-elle un nouveau genre ou bien n'est-elle qu'un déguisement du roman autobiographique, mal vu par les théoriciens modernes de la littérature? L'argument principal de Vincent Colonna porte sur l'origine de cette pratique littéraire, qu'il définit comme « affabulation de soi ». Le premier autofictionnaire, selon lui, est Lucien, ou Lucien de Samosate, auteur de l'Antiquité tardive (dénomination que l'on doit à Henri-Irénée Marrou), c'est-à-dire du II^e siècle de notre ère, qui fut fort connu et influent jusqu'au XIX^e siècle. Son « petit roman » à la première personne, *Histoire véritable*, donnerait le prototype de l'autofiction, autrement dit d'un récit où l'auteur affabule en se mettant en scène lui-même.

Plus exactement, à suivre Vincent Colonna, il fonderait ce genre que l'on peut qualifier soit d'affabulation fantastique (il s'agit d'un récit de voyage parfaitement imaginaire), soit d'autofiction. Les arguments portent en ce qui concerne le genre lui-même, mais on se demande en quoi ils éclairent l'autofiction d'écrivains comme Serge Doubrovsky (*Fils*), Annie Ernaux (*Passion simple*, 1994), Christine Angot (*L'inceste*, 1999), qui ont rendu le genre à la fois intéressant et problématique, puisqu'il a suscité et suscite encore une condamnation en tant que genre littéraire inférieur par nature. C'est ce à quoi tente de répondre l'essai de Colonna, qui aime l'autofiction, n'aime pas Doubrovsky (sauf l'analyse du récit de Thérèse dans *Fils*), mais aime Ernaux et s'intéresse à Angot (pour un seul livre).

Variante de l'autofiction et de l'affabulation fantastique, due aussi à Lucien, il y a l'affabulation spéculaire, dans laquelle l'écrivain adopte une posture « réfléchissante » par laquelle il s'immerse dans sa fiction pour en proposer un mode de lecture — on la trouvera chez Balzac et Stendhal ainsi que, plus près de nous, chez Nabokov



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Avec son premier roman, *Putain*, Nelly Arcan rejoignait le contingent des écrivains inspirés par l'autofiction.

et Gombrowicz. L'autofiction biographique, enfin, est celle que pratiquent les écrivains du mentir-vrai. L'intérêt de cette « historification » de la notion est de montrer que l'idée même de subjectivité individuelle est tardive.

Écrire au présent

Dans l'Antiquité et jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, le sujet ne se vit pas comme individu singulier, mais comme membre d'une collectivité. Rabelais, Cervantès ne créent pas des individus, mais des types. Et Italo Calvino renoue avec cette tradition dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*. Les rattachés à la notion d'autofiction, quitte à particulariser celle-ci, à l'avantage d'inscrire l'autofiction contemporaine dans une continuité littéraire et par là-même de la légitimer aux yeux de ceux qui lui déniaient la « littérarité » ou plus simplement sa valeur propre.

L'argument le plus probant contre l'envahissement du roman par la fiction de soi a été formulé en 1912 par Albert Thibaudet: « Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible, le romancier fictif les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le vrai roman est comme une autobiographie du possible. » Gide fit de cette idée parole d'évangile esthétique. Doubrovsky a essayé de prouver le contraire en s'inventant multiple dans la complexité du réel. Mais Vincent

Colonna a raison de souligner que la définition que donne Doubrovsky (« Fiction, d'événements et de faits strictement réels; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau ») vaut pour son esthétique et probablement pour elle seule, comme il en va chaque fois qu'un écrivain entreprend de théoriser sa pratique, de la faire passer au général.

Reste que cette définition n'est pas systématiquement discutée dans cet essai brillant et très cultivé; elle est noyée dans une histoire somme toute assez floue (que Colonna mythologise, à la fin, par une plaisante « fable théorique », où on voit l'origine de la fiction se raconter et se développer). Il aurait valu la peine aussi de discuter cette idée qu'un texte à caractère autobiographique passe à la fiction de soi dès qu'il est écrit au présent, car le présent grammatical est le temps même de la fiction, puisqu'on ne saurait vivre et écrire en même temps.

Le Monde

AUTOFICTION & AUTRES
MYTHOMANIES
LITTÉRAIRES
Vincent Colonna
Éditions Tristram
Paris, 2004, 252 pages

NUIT

LE MAGAZINE DU LIVRE

SONDAGE

Nous vous invitons à nous faire connaître vos habitudes, vos goûts, vos attentes.

Numéro 98

en librairie le 1^{er} avril 2005

Paul-Marie Lapointe par Thierry

Bissonnette; Roland Jomphe

par Laurent Laplante;

Marcelle Sauvageot par Patrick

Bergeron; Georges-J. Arnaud

par François-Bernard Tremblay; Renéo Lukic par

Michèle Bernard; Jean-Paul Dubois par Sylvain

Marois; « Le livre jamais lu » par Jean-Paul Daoust;

« Littérature jeunesse » par Laurent Laplante.

Dernière chance de gagner la collection complète

des éditions Typo (140 livres)

Le tirage aura lieu au Salon du livre de Québec le 10 avril 2005.

Site Internet www.nuitblanche.com

Tous les abonnés (version papier) y ont accès gratuitement

Abonnez-vous : 4 numéros pour 31,06 \$ taxes incluses

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

Par carte de crédit Visa n° :

Date d'expiration : Ci-joint mon paiement par chèque

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403, Québec (Québec), G1R 1R7 Tél. : (418) 692-1354 Télécop. : (418) 692-1355

abonnez-vous dès maintenant!

L'AUT JOURNAL

avec une apostrophe pour apostropher

Le Couac

un drôle d'oiseau

LE MOUTON NOIR

plus mordant que le loup

je m'abonne à l'aut'journal

10 numéros : 30 \$ 20 numéros : 45 \$

abonnement de soutien : 75 \$ ou plus

abonnement de groupe : 50 \$ l'exemplaire

* (taxes incluses)

Faites parvenir votre chèque à : l'aut'journal

3575, Saint-Laurent, bureau 117, Montréal (Québec) H2X 2T7

je m'abonne au COUAC

1 an SPÉCIAL: 25 \$

abonnement institutionnel et de soutien : 60 \$

abonnement de groupe (1 an, 10 copies par numéro) : 260 \$

abonnement à l'étranger 1 an : 50 \$

* (taxes incluses)

Faites parvenir votre chèque à : Le Couac

C.P. 222 Succ. D, Montréal (Québec) H3K 3G5

je m'abonne au MOUTON NOIR

individu : 20 \$ organisme à but non lucratif : 25 \$

entreprise ou institution : 40 \$

abonnement cadeau (1 an) : 20 \$

de soutien : \$

* (taxes incluses)

Faites parvenir votre chèque à : Éditions du Berger blanc

C.P. 113, Roussaké (Québec) G5L 7B7

nom :

adresse :

ville : code postal :

téléphone : télécopieur :

courriel :

votre soutien fait notre différence

www.lautjournal.info . www.lecouac.org . www.moutonnoir.com

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

ESSAI

André Patry, ou la vie d'un technocrate de génie

LOUIS CORNELLIER

À 16 ans, étudiant au Petit Séminaire de Québec, il entretenait déjà «des rapports épistolaires avec des représentants diplomatiques et consulaires étrangers établis au Canada». Quatre ans plus tard, «il organise ses premières réceptions auxquelles assistent des membres du corps consulaire, chez ses parents, avenue de Bougainville à Québec». Polyglotte (il parle au moins sept langues couramment), professeur de droit international à l'Université Laval, superviseur des affaires publiques à Radio-Canada, journaliste (au *Devoir*, entre autres), auteur d'essais sur André Malraux, qu'il connaît bien, ce grand Québécois méconnu sera l'un des principaux artisans de l'ouverture du Québec sur le monde à partir des années 60 après avoir frayé, dans les années 30, à l'adolescence, avec le corporatisme fascisant.

Cet homme dont le parcours absolument remarquable confine presque au génie, c'est André Patry, le père spirituel de ce qu'on a appelé la doctrine Gérin-Lajoie, c'est-à-dire cette «thèse québécoise du prolongement international des compétences provinciales».

En lui consacrant une «biographie intellectuelle» intitulée *André Patry et la présence du Québec dans le monde*, Robert Aird, chercheur à la chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec, à qui on doit une *Histoire de l'humour au Québec* (VLB, 2004), montre que les choses n'arrivent pas seules, en leur temps, par une quelconque fatalité structurelle: ce sont des hommes et des femmes qui les font arriver et pas toujours ceux qu'on imagine parce qu'ils occupent le devant de la scène. Dans le cas de «la présence du Québec dans le monde», plus précisément, c'est en grande partie à l'initiative d'un André Patry, technocrate discret qui a travaillé dans l'ombre des premiers ministres québécois de Lesage à Bourassa, qu'on doit toute une série de déblocages.

«Nationaliste qui lutta pour un Québec souverain dans les domaines de sa compétence», André Patry refusait ce qu'on présente comme l'argument des limites constitutionnelles: «Il demeure

convaincu qu'on peut souvent les contourner et que c'est une affaire d'imagination et de volonté, comme c'est souvent le cas en droit.» D'où, évidemment, sa formulation de la doctrine Gérin-Lajoie — du nom du ministre qui en fut le relais il y aura 40 ans le 12 avril prochain —, qui propose «d'octroyer au Québec le pouvoir de négocier des ententes avec des pays tiers dans les domaines de sa compétence».

Afin de mettre en œuvre cette doctrine qui contient déjà les premiers jalons d'une forme appliquée de souveraineté-association respectueuse de l'esprit d'un vrai fédéralisme, André Patry multipliera les actions aux quatre coins du monde et plus particulièrement en France, en Amérique du Sud, en Afrique et dans le monde arabe. Toutefois, sous la pression du fédéral, plusieurs de ces projets avorteront, mais ils auront néanmoins permis au Québec d'étendre sa sphère d'influence et de s'imposer en plusieurs endroits comme un interlocuteur étatique valable. C'est d'ailleurs à Patry qu'on doit le remplacement de l'expression «province de Québec» par «gouvernement du Québec». De plus, en 1967, en vue de l'Exposition universelle de Montréal, «il dotera le Québec des règles protocolaires qui lui manquaient cruellement à la veille de recevoir de hautes personnalités».

En 1978, dans une lettre à Claude Ryan, alors chef du Parti libéral du Québec, Patry écrivait: «[...] ne jamais condamner catégoriquement l'idée de souveraineté: elle pourrait être, dans notre cas, le préalable à une maturation politique et sociale qui, à mon avis, nous fait grandement défaut». Quand la logique québécoise de l'autonomie à l'intérieur de la fédération a été poussée à bout avec le peu de résultats que l'on sait, c'est moins l'autonomie que la fédération qui doit être remise en cause. On aimerait bien entendre Patry, aujourd'hui octogénaire à la retraite, là-dessus.

ANDRÉ PATRY ET LA PRÉSENCE DU QUÉBEC DANS LE MONDE
Robert Aird
VLB
Montréal, 2005, 160 pages



André Patry, le père spirituel de ce qu'on a appelé la doctrine Gérin-Lajoie, photographié en 1997.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ÉCHOS

Cadavre exquis à CIBL

C'est le titre de la nouvelle émission littéraire animée en alternance par Michel Vézina et Geneviève Thibault sur les ondes de CIBL, 101,5 FM, tous les mercredis de 18h à 19h. Les chroniqueurs Dominique Lavalée et Jean Frigault se joignent aux deux animateurs. Au programme de la première édition figurait notamment une longue entrevue avec l'écrivain Eric McComber, qui vient de faire

paraître *La Mort au corps* aux Éditions Triptyque. Chef de pupitre de la section Arts de l'hebdo culturel *Ici Montréal*, Michel Vézina a aussi été rédacteur en chef du journal *Le Mouton noir*, où il signe toujours une chronique depuis 1997. Il a lui-même publié deux recueils de nouvelles et traduit le roman *Nérophobia*, de Darius James (*L'Incertain*, 1995). Son parcours coloré comprend également la direction de tournée du groupe *Bérurier noir* et la fondation d'une troupe de théâtre ambulante, *Le Cochon souriant*. — *Le Devoir*

Vivez l'instant avec...



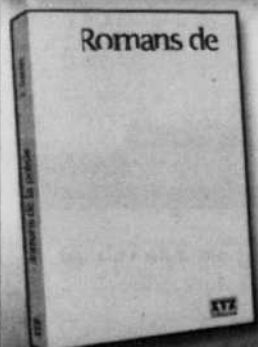
L'instant même

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

STAND 198
ESPACE DIMEDIA

Roman hybride

XYZ
ÉDITIONS



Du sociopolitique au policier, une série de «début» de romans s'accompagnent ici de leurs diverses versions poétiques. Irrévérencieux. Insolite. Inclassable.

Yves Boisvert
Romans de la poésie
roman hybride
216 p. • 20 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

ILS SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE QUÉBEC



Sylvie Brien
Auteur de *Mortels Noëls*, les enquêtes de *Viperine Maltais*
Gallimard Jeunesse

LE JEUDI 7 AVRIL
de 13 h à 14 h et de 19 h à 19 h 30
LE VENDREDI 8 AVRIL
de 9 h à 10 h et de 12 h 30 à 13 h 30
LE SAMEDI 9 AVRIL
de 11 h à 12 h et de 15 h à 16 h
LE DIMANCHE 10 AVRIL
de 11 h à 12 h



Olivier Tallec
Illustrateur pour la jeunesse chez Gallimard Jeunesse

LE JEUDI 7 AVRIL
de 19 h à 19 h 30
LE VENDREDI 8 AVRIL
de 9 h à 10 h et de 12 h 30 à 13 h 30
LE SAMEDI 9 AVRIL
de 11 h à 12 h et de 15 h à 16 h
LE DIMANCHE 10 AVRIL
de 11 h à 12 h



Jean-Marie Bourre
Auteur de *La vérité sur les oméga-3*
Odile Jacob

LE VENDREDI 8 AVRIL
de 19 h à 20 h

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

ESSAIS

Luc Ferry, le ministre qui philosophait

LOUIS CORNELIER

En 2002, le philosophe Luc Ferry, auteur de remarquables essais comme *Le Nouvel Ordre écologique* et *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, accepte de relever le défi: il sera ministre de l'Éducation d'un gouvernement français de droite. L'expérience durera deux ans. Dans *Comment peut-on être ministre?*, il revient sur les hauts et les bas de son passage aux affaires.

Plusieurs des pages de cet essai ont trait aux aléas quotidiens du gouvernement français, à l'intendance, et n'intéresseront pas directement les lecteurs québécois. D'autres, toutefois, celles qui traitent de «la gouvernabilité des démocraties» et de philosophie de l'éducation, restent pertinentes dans le contexte québécois.

«Les politiques, écrit Ferry, ont moins de pouvoir sur le monde qu'on ne le croit d'ordinaire.» Et cela, ajoute-t-il, tient à trois phénomènes: la surmédiation qui finit par engendrer, chez ceux qu'elle affecte, par réflexe défensif, la langue de bois et le manque de transparence, et qui trop souvent met l'accent sur les «draps du ministre» plutôt que sur ses projets politiques; la mondialisation, qui affecte la marge de manœuvre nationale; et les passions démocratiques — souci de soi, nostalgie du passé et peur de l'avenir — qui confinent au statu quo.

Se décrivant comme «un républicain-libéral tempéré de social-démocratie», Ferry persiste néanmoins à croire en la démocratie à l'occidentale. Partisan d'une «critique interne», réformiste, qui rejette la critique de type altermondialiste formulée au nom d'un ailleurs sublime, il plaide pour un «État-auxiliaire» qui ne se contente pas de s'adapter aux impératifs de la mondialisation, mais qui opère des choix en tenant compte des contraintes qu'elle impose. Pour que ces choix puissent se concrétiser, un gouvernement, selon lui, doit obligatoirement faire preuve de cohérence — ce qui est rarement le cas — et compter sur une opinion publique éclairée et capable de débattre.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Luc Ferry (au centre) de passage à Montréal alors qu'il était encore ministre de l'Éducation, en mars 2003, en compagnie de Michel Venne, chroniqueur au *Devoir*, de Lise Bissonnette, directrice de la Bibliothèque nationale du Québec, et de Sylvain Simard, alors ministre québécois de l'Éducation.

Une vision de l'éducation

À titre de ministre de l'Éducation, Ferry, qui a mené, avec le président Chirac, la loi sur la laïcité et les signes religieux à l'école, a surtout consacré ses énergies à la lutte contre l'illettrisme, à la question de la violence et à la réorganisation du collège unique (afin de permettre un meilleur arrimage avec la voie professionnelle).

Le récit de ses actions ministérielles lui permet, dans cet essai, d'exposer sa vision de l'éducation. Rejetant aussi bien la vision néo-républicaine qui annonce le déclin

de l'école que celle des partisans de la «renovation pédagogique», selon laquelle tout va bien, il rappelle la nécessité d'un constat lucide comme préalable à l'action. Le retour aux «bonnes vieilles méthodes» ne saurait être une solution: «Si ces dernières avaient si bien fonctionné, elles seraient encore en place et nous ne serions pas là à discuter des meilleurs moyens de leur faire reprendre du service.» L'école du plaisir, sans effort, n'est certes pas une panacée non plus.

Que faire, alors, pour restaurer l'autorité scolaire nécessaire à une instruction qui ne s'abîme pas dans le seul culte de l'«épanouissement de la personnalité»? Parmi les quelques solutions qu'il propose, dont l'idée d'une conception contractuelle de l'autorité, Ferry insiste entre autres sur le rejet du jeunisme, cette «idéologie qui consiste à dévaloriser le monde des adultes pour mieux sacrifier celui de l'enfance»: «Il faut faire comprendre aux enfants, et à tous ceux qui en douteraient, que l'univers culturel des adultes est, du moins bien sûr dans ce qu'il a de meilleur,

plus vrai, plus riche, plus profond et plus intéressant que celui auquel on risque d'en rester si, comme Peter Pan, on s'accroche à l'enfance.» Il insiste, aussi, pour réhabiliter la valeur du travail, qui «doit précéder la motivation et non l'inverse», contrairement à une opinion de plus en plus répandue.

Sur un plan plus philosophique, il présente trois visions morales de l'éducation: l'aristocratique, c'est-à-dire «une actualisation réussie des dispositions naturelles d'un être»; la moderne, pour laquelle la vertu est «une lutte de la liberté contre la naturalité en nous»; et, pourrait-on dire, la postmoderne, pour laquelle il ne s'agit plus de réaliser un talent naturel ni de se dépasser soi-même, mais bien de se faire plaisir.

Selon Ferry, seule la conception moderne est vraiment libératrice et démocratique en ce qu'elle permet à tout un chacun, par le travail, de se former, c'est-à-dire d'accéder au monde de la culture au sens large du terme. À «l'anarchie du jeu» qui abandonne l'enfant à lui-même et à «l'absolutisme du dressage» qui nie la liberté, il oppose donc «la citoyenneté du travail»: «Le citoyen est celui qui est libre lorsqu'il vote la loi, et contraint cependant par cette même loi, dès lors qu'il l'a approuvée — où l'on retrouve les deux moments, liberté et discipline, activité et passivité, que le travail réconcilie en lui.»

On ne sera pas nécessairement d'accord avec toutes les propositions de Luc Ferry, mais on appréciera néanmoins, surtout vu d'ici, le beau spectacle d'un ministre de l'Éducation qui pense. Ferry a ses défauts, mais il a aussi des idées. Chez Jean-Marc Fournier — et ses récents prédécesseurs, à ce compte, ne s'en tirent guère mieux —, on tombe facilement sur les premiers, mais on cherche encore les secondes.

COMMENT PEUT-ON ÊTRE MINISTRE?

ESSAI SUR LA GOUVERNABILITÉ DES DÉMOCRATIES
Luc Ferry
Plon
Paris, 2005, 300 pages

HISTOIRE

Une archéologie du corps moderne

GEORGES LEROUX

La nouvelle histoire n'est sans doute plus si neuve, et pourtant elle pratique des percées que personne n'aurait pu espérer il y a même dix ans. Comment constituer le corps comme objet de l'enquête historique? Cette question conduit à plusieurs stratégies de lecture, pour ne rien dire de la richesse des méthodes mises au service d'enquêtes toutes plus fascinantes les unes que les autres.

Pour le lecteur historien, la découverte réside sans doute surtout dans la transformation du point de vue: une histoire du corps est l'occasion, par exemple, de revoir l'histoire de la sexualité en y intégrant une histoire des pratiques et des interdits.

Mais pour le lecteur qui n'est pas historien de métier, et c'est à lui d'abord que s'adressent ces ouvrages de synthèse, l'histoire du corps est d'abord une formidable traversée de l'histoire des représentations dans une Europe qui transite du corps médiéval très codé au corps moderne, reflet vivant de la société.

De la théologie à la médecine

Deux discours jouent ici un rôle cardinal: la théologie et la médecine. On n'en finit pas de recenser leurs croisements dans l'histoire de la culture, en particulier dans la peinture.

Les trois historiens qui ont conçu ce projet, Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, ont opté pour un ensemble d'études disposées sans prétention encyclopédique: ce sont des coupes dans la culture moderne, qui évolue pour ainsi dire du corps de la théologie au corps de la médecine.

D'abord présenté comme corps sacré, marqué par le dogme de l'Incarnation et de la Résurrection, le corps européen (rien ici sur l'Antiquité, l'Orient ou les cultures autochtones) est entièrement captif de la théologie: des plaies de Jésus aux reliques des saints, le corps n'a pas d'autonomie humaine. Il est toujours déjà vu et parlé par un autre. La peinture nous rend témoins de la lente évolution qui va permettre d'accéder à la vie ordinaire, au quotidien, comme le montre Nicole Pellegrin dans son étude sur le «corps du commun».

Prenant appui sur certaines idées de Michel Foucault, Sarah Matthews-Grieco passe en revue l'histoire des pratiques sexuelles de l'Europe de l'Ancien Régime. Elle met en relief plusieurs comportements marginaux, qui ont contribué à l'émergence de la libération sexuelle. Georges Vigarello étudie de son côté les arts du jeu et la place de l'exercice dans la société aristocratique, mais il apporte surtout, de pair avec Rafael Mandresi, une enquête très fouillée sur la santé et la maladie: c'est sur la base de cette histoire de l'anatomie et des

sciences médicales que peut être pensé le corps moderne, libéré de la tutelle de la théologie. Le premier tome se conclut par trois études brillantes: J.-J. Courtine étudie la place des monstres, G. Vigarello revient sur la question classique du corps du roi et le regretté Daniel Arasse propose un chapitre d'esthétique, qui montre comment la représentation du corps a pu maintenir, hors de la théologie, et dans sa sphère propre, une grâce et une sublimité qui ne consentaient pas tout à la médecine. Ce dernier texte, à lui seul, porte tout l'ouvrage.

Le deuxième tome pénètre dans le territoire philosophique, étrangement laissé de côté dans le premier: les premiers matérialistes rendent disponibles un corps mécanique, qui permettra de dépasser le sujet cartésien classique. Cette période est celle de la gestion du corps dans l'espace social. On entend ici de nouveau les suggestions de Michel Foucault et on en constate la fécondité dans le travail des historiens. Olivier Faure reprend en effet l'archéologie du regard médical, dont l'approfondissement va conduire à la naissance de la clinique. Mais à ce regard médical, Alain Corbin juxtapose les mutations du corps religieux, en particulier dans la spiritualité ascétique. Il revient également sur le plaisir et la douleur, en montrant ce que la modernité doit à l'émergence d'une science du sexe. Son chapitre sur le corps souffrant (supplices, travaux forcés, maladies inguérissables), mis en parallèle avec les études de G. Vigarello sur l'hygiène et le sport, conduit à une identification du corps moderne avec le corps érotisé, libéré de toute contrainte et engagé dans la poursuite d'une santé et d'un plaisir illimités.

Ces deux ensembles d'études sont accompagnés d'une iconographie abondante et richement annotée. On n'en attendra pas cependant une histoire unifiée, encore moins une hypothèse générale sur les mutations du corps dans la culture moderne: il s'agit plutôt de jalons, de questions posées à compter du regard posé par l'historien sur la mutation, cette fois réelle, du corps contemporain. Le troisième tome demeure à paraître; il fournira le raccord avec le corps de la technique et de la publicité: la métaphysique de l'Incarnation en est aussi éloignée sans doute que la souffrance. Seule demeure la tyrannie de l'image et du plaisir.

HISTOIRE DU CORPS

TOME 1: DE LA RENAISSANCE AUX LUMIÈRES
TOME 2: DE LA RÉVOLUTION À LA GRANDE GUERRE
Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (sous la direction de) Éditions du Seuil, «L'univers historique» Paris, 2005, 573 442 pages

Agenda littéraire Avril 2005

UNEQ
Union des écrivains et des écrivaines québécois



JEUDI 14 AVRIL, 19 h 30
DES MOTS ET DES SONS
LECTURE-CONCERT inspirée par L'AFRIQUE DU SUD avec l'écrivaine Lucie Pagé et la chanteuse Lorraine Klaasen
Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal
Métro Sherbrooke
Entrée gratuite. Réservation obligatoire

Renseignements et réservations au (514) 849-8540
www.uneq.qc.ca



EXPLORER LA MÉMOIRE ET L'HISTOIRE

Les cahiers des Dix

Fondés en 1936

Numéro 58 • 2004



372 pages • 35 \$

Également disponible en librairie

SOMMAIRE • POUR UNE HISTOIRE DU SUJET QUÉBÉCOIS — La confiance en soi du pauvre: pour une histoire du sujet québécois, Yvan Lamonde — Qu'a-t-il manqué à Guillaume Courture? Portrait d'un personnage controversé dans le milieu musical montréalais de la fin du XIX^e siècle, Marie-Thérèse Lefebvre — Ni francophile, ni gallophobe, Lionel Groulx, voyageur, Pierre Trépanier — Roger Le Moine dans notre mémoire, Bernard André — André Vachon (1933-2003), Pierre Trépanier • ZONE LIBRE — Sociabilité et associations volontaires à Québec, 1770-1859, Claude Galerneau — La presse périodique à Québec de 1764 à 1940. Vue d'ensemble d'un processus culturel, Fernand Harvey — Un magasin à rayons au service d'une population régionale, J. Ovide Sinclair à Amqui, Jocelyne Mathieu — Le parlement «rapaillé»: la méthodologie de la reconstitution des débats, Gilles Gallichan — Qu'en est-il de la légende de l'Homme au masque de fer de la Petite Île aux Oies? Marcel Moussette — La Nouvelle-France de Jacques-Auguste de Thou, Roger Le Moine

Abonnement annuel 35 \$ (un numéro par année) (anciens numéros également disponibles)

Les Éditions La Liberté
2360, chemin Sainte-Foy
Sainte-Foy (Québec) G1V 4H2
Téléphone: (418) 658-3640 • Télécopieur: (418) 658-0847
Courriel: laliberte@qc.airs.com

Pour les sommaires des volumes 1 (1936) à 58 (2004), consulter le site internet de la Société des Dix: www.unites.uqam.ca/Dix

CONCOURS D'ÉCRITURE DE LA SODEP 2005



À DEUX DOIGTS D'ÊTRE PUBLIÉ!
UN TEXTE DE CRÉATION SUR LE THÈME DE L'ODORAT L'ODORAT EST LE SENS DE L'IMAGINATION. DISAIT JEAN-JACQUES ROUSSEAU SENTEZ ET FAITES NOUS RESSENTIR...

Un premier prix de 300 \$ et un second de 200 \$ seront remis aux lauréats et ils ont de bonnes chances de voir leur texte publié dans l'une des revues membres de la SODEP. Préparons la relève!
LA DATE BUTOIR EST LE 17 JUIN 2005.

SODEP

LES RÈGLEMENTS COMPLETS DU CONCOURS SONT DISPONIBLES AU BUREAU DE LA SODEP: 400, RUE SAINT-CATHERINE OUEST, BUREAU 716, MONTRÉAL QC H3B 1A7
T / 514.397.8669 F / 514.397.8687 INFO@SODEP.QC.CA WWW.SODEP.QC.CA

Mathieu Terence

premier écrivain en résidence à Québec

« Si l'on ne doit lire qu'un seul écrivain de la génération des trentennaires, c'est Mathieu Terence. Il a voué son âme à la littérature. »
Agnès Bévain, *Valeurs actuelles*, décembre 2004



Venez rencontrer le romancier, nouvelliste et poète, Mathieu Terence.

Salon du livre de Québec, stand Dimédia
jeudi 7 et vendredi 8 avril de 19 h à 20 h
samedi 9 avril de 15 h à 16 h



Bibliothèque Vieux-Québec
samedi 23 avril à 15 h 30
Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

À lire:

- *Journal d'un cœur sec*, roman, Éditions Phébus (suite du roman *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde), Éditions Phébus, 2004
- *FRANÇOIS MAURIAU DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE*
- *Les Filles de l'ombre*, nouvelles, Éditions Phébus, 2004
- *L'ACADÉMIE FRANÇAISE*
- *Aux dimensions du monde*, poèmes, Éditions Les Échelles
- *Maître-Chien*, roman, Éditions Phébus

www.maisondelalitterature.qc.ca

FESTIVAL LITTÉRAIRE INTERNATIONAL DE MONTRÉAL METROPOLIS BLEU

7^e ÉDITION
30 MARS - 3 AVRIL 2005



DIALOGUE SANS FRONTIÈRES CAN WE TALK?

PLUS DE 120 ÉVÉNEMENTS
PLUS DE 200 PARTICIPANTS

Carlos Fuentes
Russell Banks, Nelly Arcan
David Suzuki, Antonine Maillet
Kim Deitch, Ibi Kaslik
Marie-Claire Blais, Alain Robbe-Grillet
Frankétienne, Antonio Skármeta
Adonis, Melissa Auf Der Maur

HYATT REGENCY MONTRÉAL
1255, JEANNE-MANCE
Place-des-arts
Info: (514) 857-BLEU

www.blue-met-bleu.com



♦ SALON DU LIVRE DE QUÉBEC ♦

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Lettre d'un intellectuel-chasseur à un intellectuel-gardien

Monsieur Éric Méchoulan,

L' introduction de votre essai intitulé *Le Crépuscule des intellectuels* a le mérite de la clarté. Ainsi, le pamphlet de Laurent-Michel Vacher contre Nietzsche, *Le Crépuscule d'une idole*, et la critique élogieuse que je lui ai réservée dans les pages du *Devoir* en avril 2004 vous ont, vous l'affirmez sans détour, mis de «mauvaise humeur».



Louis Cornellier

Vous avez lu, dans ma critique, une manifestation de «l'anti-intellectualisme le plus horripilant, l'anti-intellectualisme savant» et, dans le livre de Vacher, une agression grossière à l'endroit d'une œuvre complexe qui aurait mérité plus d'égards. D'où votre réaction qui se déploie sur deux plans: une critique sévère, d'abord, de la posture de Vacher (et, au passage, de la mienne), au nom d'une certaine conception de l'intellectuel et, ensuite, une leçon de lecture et d'interprétation des œuvres. Je m'attarderai surtout, ici, au premier plan puisqu'il détermine, en quelque sorte, l'attitude que l'on peut adopter à l'égard des considérations plus savantes qui ont trait à la méthode d'interprétation et qui exigeraient de longs développements, interdits aux journalistes, comme vous ne le savez que trop.

Je passe rapidement sur un des éléments de votre critique qui veut que la démonstration de Vacher repose sur des données incomplètes et inexactes quant à la nature de la pensée fasciste et qu'elle pêche par absence de contextualisation. On pourrait, en effet, discuter longtemps de la valeur heuristique de la méthode du raccourci empruntée par Vacher qui consiste à confronter des extraits de l'œuvre nietzschéenne à un portrait-robot de l'idéal-type de

la pensée fasciste. Je la trouve, malgré ses manques que vous avez raison de pointer, révélatrice; vous la trouvez, compte tenu de ses manques, inutile et trompeuse. Une chose, au moins, ne saurait être reprochée à Vacher: toutes ses cartes sont sur la table, bien en évidence, et, en ce sens, sujettes à être contestées pour elles-mêmes. Il n'y a pas de pièces cachées dans ce jeu et cette honnêteté permet d'ouvrir le débat sur des bases ouvertement assumées. Or ce débat, vous le refusez au nom d'une conception de l'intellectuel que vous auriez l'impression de trahir en vous y abaisissant. Le nœud de votre réplique, à mon avis, se trouve dans les raisons de ce refus et c'est la raison pour laquelle je voudrais m'y attarder.

Aux côtés du journaliste, écrivez-vous, obsédé par la nouveauté, enfermé dans l'information quotidienne et l'actualité des faits divers, devrait se trouver l'intellectuel dont l'univers est celui de la lenteur, de la réflexion et de la «virtualité du sens». Mais qu'est-ce, justement, que l'intellectualisme? Vous proposez une alternative: «L'intellectualisme est-il vraiment une chasse aux idées ou ne suppose-t-il pas plutôt une fascination pour cette passivité, pour cette fragilité des textes? D'un côté, l'intellectuel domine la situation et guette ses proies; de l'autre, il subit la séduction d'une faiblesse.» L'intellectuel-chasseur, donc, et celui qu'on pourrait appeler l'intellectuel-gardien, qui sait que «la précarité des idées face aux actions, la fragilité des textes face aux lecteurs, invitent aussi à désirer les protéger, montrer leur valeur, découvrir leur richesse».

Il est clair, pour vous, que le genre chasseur, qui opère selon un «principe d'efficacité», relève de

l'anti-intellectualisme, fût-il savant, et confine à une attitude de «policiier de la pensée», alors que le genre gardien, qui opère selon un «principe de délicatesse», respecte la noblesse de «la tâche de l'intellectuel [qui] consiste bien à se porter à la défense de ces orphelins que sont toujours les écrits et à en faire reconnaître et circuler les valeurs».

Votre alternative, monsieur le professeur, malgré sa nature tendancieuse, me semble pertinente, mais uniquement dans la mesure où on la reçoit plutôt comme un choix entre des possibles dont l'un n'est pas condamné par avance et dont l'existence enrichit l'espace de la discussion. Votre conception de l'intellectuel comme protecteur de ces écrits qui sont toujours orphelins dégénère parfois en une posture de la révérence et de l'obséquiosité qui paralyse le débat en imposant une complaisance à l'égard de l'autorité intellectuelle. L'attitude du chasseur, c'est-à-dire du polémiste et non de ce flic des idées que vous dépeignez, elle, est guettée par les dangers de la simplification outrancière et de l'injustice, mais elle a le mérite de faire réagir les gardiens du temple qui sommeillent trop souvent. Sans les protecteurs, l'entreprise de déboulonnage perdrait sa mesure; sans les chasseurs, le ronron de la complexité des œuvres s'abîmerait dans l'apologie de l'argument d'autorité.

Convenons, bien sûr, que les choses sont toujours plus complexes que ce qu'on peut en dire. Or, à moins de se condamner au silence, il faut bien se résoudre à dire quelque chose, c'est-à-dire ce que l'on croit être vrai à partir de moyens dont on dispose et qu'on expose, et le soumettre à l'épreuve de la discussion argumentée. Vacher, avec son *Crépuscule d'une idole*, n'a pas fait autre chose, raison pour laquelle j'ai salué sa démarche.

Je n'en attendais pas moins de

voire part et je dois admettre que je n'ai pas été déçu. Vos savantes considérations sur le principe d'interprétation sont éclairantes. L'obsession de la clarté de Vacher, à laquelle j'avoue être très sensible, quand elle mène à «la disqualification de philosophies au style trop travaillé», risque, en effet, de nous mener sur une voie de garage interprétative en oubliant que «le style n'est pas la traduction éphémère d'idées savantes, qui en envolerait ou en déroberait les principes, [...] mais participe pleinement de ce travail des idées». Vous avez raison, aussi, de plaider en faveur de la nécessité de l'interprétation. Vacher, même s'il prétend le contraire, s'y adonne d'ailleurs lui aussi, mais pas au mépris du sens littéral. Votre art de l'interprétation comme «art des points de vue» procédant selon «le principe du léger écart» qui, sans rompre avec la surface, respecte la complexité des œuvres en cultivant un souci du «clair-obscur» n'est certes pas méprisable.

Cet idéal de l'intellectuel-gardien, de «l'intellectuel» écrivez-vous, me paraît riche de potentialités, mais ne saurait tenir lieu d'ultime commandement intellectuel. Il arrive, parfois, malgré la complexité des choses et des œuvres, qu'il faille, quand ça délire, quitter le «clair-obscur» pour tirer les choses au clair en mettant ce qu'on croit être la vérité en jeu et en débat. Il y a, oui, un courage de l'intellectuel-chasseur dont les armes ne sont que des arguments et un style.

louiscornellier@parroinfo.net

LE CRÉPUSCULE DES INTELLECTUELS DE LA TYRANNIE DE LA CLARTÉ AU DÉLIRE D'INTERPRÉTATION
Éric Méchoulan
Nota bene
Québec, 2005, 234 pages

T É M O I G N A G E

Un récit de survie québécois

LOUIS CORNELIER

L'événement, en 2002, avait fait les manchettes. Le 9 mai, un Cessna s'était abîmé dans les eaux glaciales du lac des Passes, dans la région de La Tuque, avec à son bord trois Québécois de retour d'un voyage de pêche. Deux de ces hommes y ont laissé leur vie. Il s'agissait de l'ami et du frère du juge Louis de Blois, seul survivant de ce triste accident.

Ce dernier, trois ans plus tard, a choisi de raconter l'enfer qu'il a alors vécu en publiant un témoignage intitulé *En Cessna sous l'eau glaciale*. Récit d'une expérience li-

mite qui met en scène «le conflit intérieur que vit tout être dans un contexte de genre: la volonté de vivre opposée à l'abandon du désir de vaincre», cet opuscule se veut aussi un hymne à la vie.

Même si j'avoue sans ambages avoir de la difficulté à m'identifier à un juge dont le loisir principal consiste à s'adonner à des voyages de pêche en avion privé, je dois néanmoins admettre que ce témoignage n'est pas dénué d'intérêt. De Blois, c'est une évidence qu'il reconnaît lui-même, n'est pas un homme de lettres et son style, rudimentaire, ne nous épargne pas les poncifs du récit de survie: «La

vie est belle et vaut la peine d'être vécue», «Dis-toi que si tu es encore là, si tu as résisté, c'est peut-être que tu n'étais pas prêt».

Au-delà de ces clichés et maladrotes, toutefois, *En Cessna sous l'eau glaciale* contient aussi une évocation sentie du cauchemar vécu par le survivant, «alors âgé de 67 ans et ayant déjà subi cinq pontages coronariens». On revit donc, presque comme si on y était, la mort en direct de ses compagnons, la nage en eau glaciale, la quête souffrante d'un refuge dans l'attente des secours et le désespoir qui guette. Ce n'est que quatre jours plus tard que le juge en détresse sera enfin libéré

de ce cauchemar, grâce au zèle de ses proches et des secouristes.

Appartenant à un genre qu'on est plus habitué de lire dans les pages du *Readers Digest* que dans des ouvrages publiés à l'enseigne d'éditeurs québécois, ce récit de survie — qui montre l'homme nu devant les forces de la nature — compense ses maladrotes par sa modestie et sa sincérité.

EN CESSNA SOUS L'EAU GLACIALE
Louis de Blois
Septentrion
Sillery, 2005, 90 pages

Les Presses de l'Université Laval • Les Éditions de l'IQRC

Stand 90 • Venez rencontrer

Jacques Leroux
Roland Chamberland
Edmond Brazeau
Claire Dubé

AU PAYS DES PEAUX DE CHAGRIN
Occupation et exploitation territoriales à Kitcisakik (Grand-Lac-Victoria) au XX^e siècle

Vendredi 8 • 18 h à 19 h
Samedi 9 • 15 h à 16 h

Charles Rhéaume
SAKHAROV
Science, morale et politique

Vendredi 8 • 18 h 30 à 20 h
Samedi 9 • 11 h à 12 h

François Labonté
ALIAS ANTHONY ST-JOHN
Les Patriotes canadiens aux États-Unis

Vendredi 8 • 19 h à 20 h
Samedi 9 • 14 h à 15 h

Lévis Martin
RODOLPHE DUGUAY
Pour une mystique du paysage

Samedi 9 • 15 h à 16 h

Jean Simard
LE QUÉBEC POUR TERRAIN
Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux

Samedi 9 • 16 h à 17 h

Martine Roberge
L'ART DE FAIRE PEUR
Des récits légendaires aux films d'horreur

Samedi 9 • 16 h à 17 h
Dimanche 10 • 15 h à 16 h

Nicole Malenfant
L'ÉVEIL DU BÉBÉ AUX SONS ET À LA MUSIQUE

Dimanche 10 • 10 h à 12 h

Serge Gauthier
RACONTE-MOI... LA RIVIÈRE MALBAIE

Dimanche 10 • 14 h à 15 h

Les Éditions PUL-IQRC
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Maryse Rouy

Maryse Rouy
Les Jardins d'Auralie



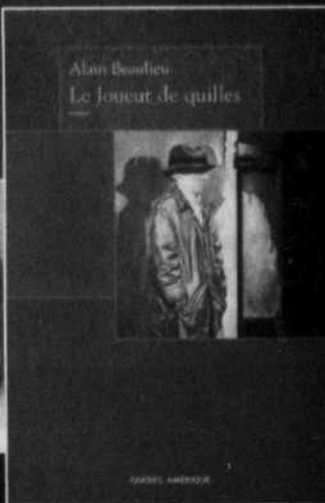
Auralie désire devenir médecin... mais en 1230. Esprit inférieur et incarnation du Démon, puisque femme, jusqu'où devra-t-elle aller pour réaliser son rêve malgré l'hostilité et la hargne de l'institution et les valeurs séculaires de la tradition?

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

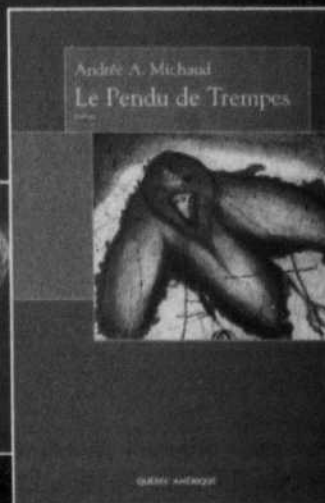
FÉLICITATIONS À NOS FINALISTES

Prix littéraire de la Ville de Québec et du Salon international du livre de Québec 2005

Alain Beaulieu
Le Joueur de quilles



Andrée A. Michaud
Le Pendu de Trempe



Hélène Vachon
Singuliers voyageurs



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

ESSAIS

Actualité de Thomas Paine

MICHEL LAPIERRE

Pourquoi s'opposer à l'invasion de l'Irak, prédite dans l'Apocalypse comme le signe avant-coureur du second avènement de Jésus-Christ? Pourquoi les États-Unis se préoccuperaient-ils de l'avenir écologique de la planète lorsque le jour du Jugement dernier est si proche? Ce sont les questions que posent d'un ton indigné plusieurs fondamentalistes protestants. En commentant la chose, le journaliste américain Bill Moyers, l'un des meilleurs vulgarisateurs d'idées à la télévision, écrit dans le *New York Review of Books* du 24 mars dernier: «Je ne sais pas du tout ce que le président Bush pense de la théologie extravagante des fondamentalistes, mais il n'aurait jamais accédé à la présidence sans leur appui.»

Voilà une formule lapidaire, narquoise et pédagogique, digne du révolutionnaire Thomas Paine (1737-1809) dont Moyers admire «le style populaire que devrait envier tout journaliste». Adversaire résolu de l'interprétation littérale de la Bible et de l'ingérence de la religion dans les affaires de l'État, Paine est on ne peut plus d'actualité. Ses admirateurs n'ont pas tort de faire revivre sa pensée claire et concise. Vulgarisateur des Lumières, Paine n'a-t-il pas publié en janvier

1776 le premier best-seller américain, *Common Sense*, qui n'a inspiré rien de moins que la Déclaration d'indépendance?

Un penseur radical

Un essai pénétrant, *Thomas Paine, un intellectuel d'une révolution à l'autre*, de l'historienne Malou Julin, nous fait comprendre comment l'autodidacte très idéaliste, né en Angleterre dans un milieu modeste, a pris part à la Révolution américaine en se montrant plus avant-gardiste que Washington et à la Révolution française en manifestant plus d'humanité que Robespierre. En Amérique, Paine s'oppose à ceux qui, comme Washington et Hamilton, favorisent un système fédéral centralisateur et élitiste, conçu pour maintenir les privilèges d'une classe possédante encore attachée à la hiérarchie sociale britannique. En France, ce partisan de l'abolition de la peine de mort s'oppose aux révolutionnaires qui, à l'instar de Robespierre et de Saint-Just, réclament l'exécution de Louis XVI.

Paine, le frondeur qui ne reste jamais sur son quant-à-soi, est plus révolutionnaire que les deux révolutions de l'époque sous bien d'autres aspects. Il se prononce pour les droits des travailleurs, ceux des femmes, l'abolition de

l'esclavage, un système d'éducation aux frais de l'État, des allocations versées aux gens âgés, le règlement pacifique des conflits internationaux...

Mais il ne se fait pas trop d'illusions sur le rôle de l'État dans l'avancement de l'humanité. «Même le meilleur gouvernement, écrit-il, n'est rien d'autre qu'un mal nécessaire; le pire, rien d'autre qu'un mal intolérable.» En vertu de ce principe, Paine, le déiste qui admire l'Évangile sans croire à la divinité du Christ, voit comme des ferments de haine les religions institutionnalisées parce qu'elles sont destinées, selon lui, à sacrifier le pouvoir politique.

Malou Julin explique très bien comment le penseur radical a contribué à définir la bipolarisation de la vie politique américaine. Aux yeux de Paine, allié de Jefferson, «moralité et paix» sont, vers 1803, les mots d'ordre des républicains-démocrates jacksoniens, ancêtres des démocrates libéraux, et «religion et guerre», ceux des fédéralistes hamiltoniens, ancêtres des républicains conservateurs. Religion et guerre: Bush déjà résumé en deux mots.

THOMAS PAINE

Malou Julin
Complexe
Bruxelles, 2004, 192 pages

L'Irak, la genèse d'un mensonge, selon Ignacio Ramonet

ULYSSE BERGERON

Deux ans après l'offensive militaire contre l'Irak, le bilan reste mitigé: plus de 1500 soldats américains y ont perdu la vie, le nombre d'attentats ne cesse d'augmenter et les images de décapitations ont saturé plus souvent qu'à leur tour les médias. Une sale guerre en soi.

Toutefois, au-delà des chiffres, en filigrane du décompte des morts et des abominations de la guerre, se découpe un réel désastre politique et diplomatique: celui d'un chapelet de mensonges et de manipulations drainés par nombre d'obsessions personnelles, économiques et idéologiques. Et c'est ce que propose d'observer le directeur du *Monde diplomatique*, Ignacio Ramonet, dans son plus récent essai.

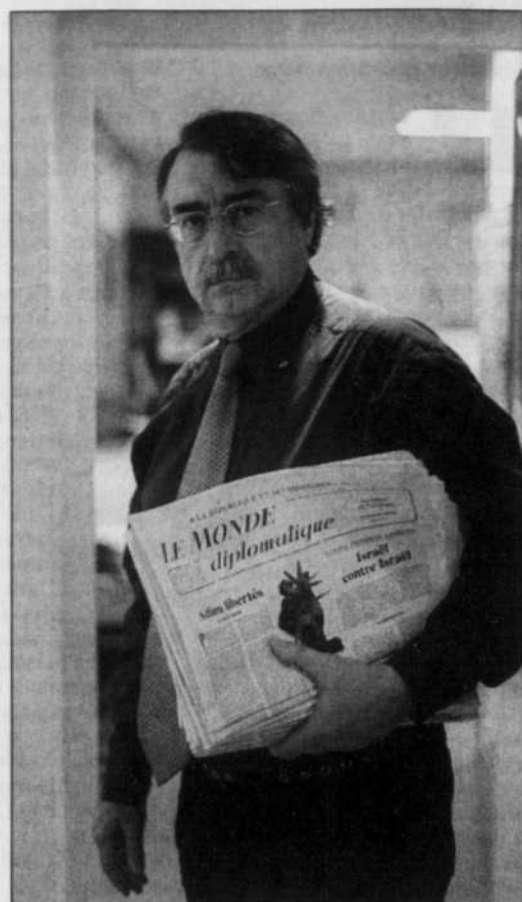
En fait, le désastre, selon Ramonet, se situe à plusieurs niveaux: la montée en flèche du néoconservatisme et du fondamentalisme chrétien dans les hautes sphères de la Maison-Blanche, les manipulations médiatiques, la présence accrue de lobbies militaires et pétroliers dans l'entourage immédiat du président, et le façonnage éhonté de grands mensonges ayant servi de légitimation à une intervention militaire.

À partir des lendemains de la guerre du Golfe, Ramonet expose rien de moins que la chronique d'une guerre annoncée dont les fondements s'enracinent dans l'élaboration d'un néoconservatisme qui nourrit l'administration républicaine actuelle. Il dénonce cette vision hobbesienne des relations internationales où le militaire remplace la diplomatie et où on fait fi de la communauté internationale afin d'exercer ce que les néocons ont baptisé une «hégémonie bienveillante».

Un prétexte

En 2000, un rapport du Project for a New American Century (PNAC) — une organisation créée par les idéologues néoconservateurs — exprimait son désir de réinvestir massivement dans les budgets de la Défense afin de préserver «la prééminence militaire américaine au cours des décennies à venir». On y écrivait par ailleurs que ce «changement révolutionnaire» des mentalités ne pourrait se faire «en l'absence d'un événement catastrophique ou catalytique, comme un nouveau Pearl Harbor». Cet événement, on le sait, frappa aux portes de l'Amérique dans la matinée du 11 septembre 2001.

Ramonet nous rappelle que le régime oppressif de Saddam Hussein était dans la mire de l'administration républicaine depuis son élection en 2000 et que «la décision d'attaquer l'Irak fut prise très tôt. Exactement le mercredi 21 novembre 2001», à l'issue d'une réunion du Conseil national de sécurité à la Maison-Blanche. Dès lors, il ne s'agissait, écrit-il, que de faire le lien entre le terrorisme d'al-Qaïda et Bagdad: «Il est donc clair que ces attentats ont été



SOURCE LE MONDE DIPLOMATIQUE

Le directeur du *Monde diplomatique*, Ignacio Ramonet

utilisés par l'administration Bush comme formidable prétexte pour conforter la volonté du président américain, bien antérieure, d'attaquer l'Irak et de renverser M. Saddam Hussein.»

Ignacio Ramonet se tient à bonne distance des théories loufoques du complot. Il expose plutôt, dans un style clair et accessible, les nombreuses incohérences de l'administration au pouvoir. Il ajoute ainsi une voix intellectuelle forte au chœur des B. Barber, N. Chomsky, W. Karel, B. Woodward et S. Ritter, qui ont eux aussi écrit sur le sujet.

IRAK: HISTOIRE D'UN DÉSASTRE

Ignacio Ramonet
Éditions Gallilée
Paris, 2005, 299 pages

ÉCHOS

Miron hors frontières

Un colloque international sur le poète Gaston Miron se tiendra les 14 et 15 avril prochains à l'Université de Liège sous la direction de Jean-Pierre Bertrand, président du Centre d'études québécoises affilié à cet établissement, et de François Hébert, professeur au département d'études françaises de l'Université de Montréal.

Intitulé «L'universel Miron», le colloque réunit une vingtaine de professeurs, auteurs et spécialistes de l'œuvre de l'homme rapailleur, issus pour la plupart d'universités québécoises, belge, française et américaine. La première journée, sur le thème «Miron devant l'universel», se conclura par une table ronde de poètes qui évoqueront l'œuvre du chanteur québécois. La seconde journée porte sur le réalisme de Miron. — *Le Devoir*

Paul dans le métro

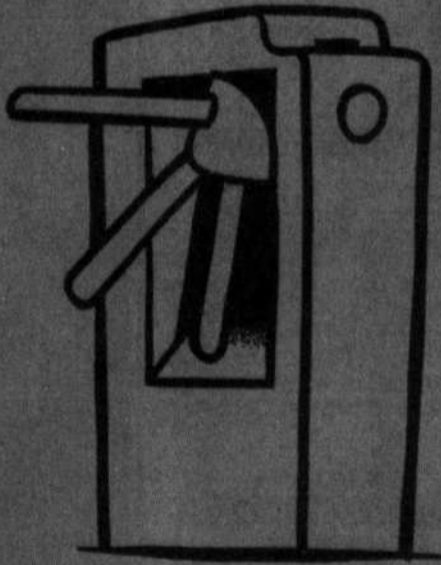
Venez rencontrer l'auteur
Michel Rabagliati

pour la sortie de son
quatrième album

FESTIVAL LITTÉRAIRE
INTERNATIONAL DE MONTRÉAL
METROPOLIS BLEU

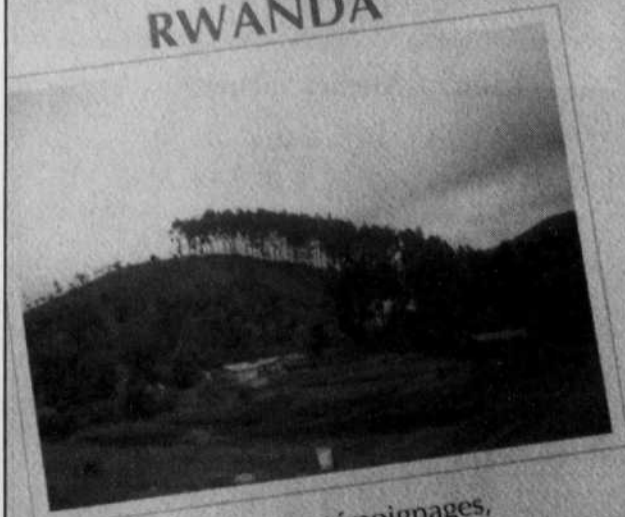
30 mars au 3 avril 2005

Hotel Hyatt Niveau 6
1255 rue Jeanne-Mance
Samedi le 2 avril 2005 à 18h30
www.blue-met-bleu.com



Jacques Castonguay

RWANDA



Souvenirs, témoignages,
réflexions

Préface du
général Roméo Dallaire

Art Global

168 pages, 24,95 \$

Souvenirs, témoignages et réflexions par Jacques Castonguay, l'auteur du rapport officiel de la participation des Forces canadiennes aux missions de l'ONU au Rwanda.

Préfacé par le général Roméo Dallaire, Rwanda tente de faire comprendre l'ampleur de la tragédie rwandaise, de sa complexité et de ses causes probables.

On y trouve, entre autres, des commentaires permettant de comprendre le déroulement des missions de maintien de la paix menées par le général Dallaire, une brève histoire de ce petit pays d'Afrique centrale, ainsi que quelques réflexions sur le rôle joué par le représentant officiel de l'ONU au Rwanda, Jacques Roger Booh Booh.



Art Global

prix littéraire des collégiens

Le nom du lauréat du Prix littéraire des collégiens 2005 sera dévoilé au Salon international du livre de Québec, au Centre des Congrès, sur la scène des rendez-vous littéraires, le vendredi 8 avril 2005, à 13h.

TITRES DES OEUVRES EN LICE

Anna Pourquoi

Folle

Le Pendu de Trempes

Le Retour D'Afrique

Les yeux des autres

de Pan Bouryoucas

de Nelly Arcand

d'Andrée A. Michaud

de Francine D'Amour

de Michèle Péloquin

(Les Allusifs)

(Seuil)

(Québec Amérique)

(Boréal)

(XYZ)

WWW.PRIXLITTERAIRESDESCOLLEGIENS.CA

LE DEVOIR

FONDATION
Marc BourgieBANQUE
NATIONALE

CRILCO

RADIO
QuébecCulture
et Communications
QuébecÉducation
QuébecÉducation
Québec

SCARBINI MEDIA

• SALON DU LIVRE DE QUÉBEC •

Les visages de la bédé d'ici

ISABELLE PORTER

Les bédéistes sont à l'honneur cette année au Salon international du livre de Québec, qui vient de s'associer au Festival de la bande dessinée francophone. Ils sont audacieux, talentueux. Même l'Europe en redemande. Ne reste plus qu'aux Québécois à les apprécier à leur juste valeur.

André-Philippe Côté

On le connaît pour son travail comme caricaturiste au quotidien *Le Soleil* ou pour les personnages de Baptiste ou du Docteur Smog, mais c'est sûr qu'on le connaît. Avec plus de 20 livres à son actif et une notoriété des deux côtés de l'océan, André-Philippe Côté est sans contredit le plus grand ambassadeur de la bande dessinée québécoise à l'étranger. Chauve, barbu, le dos courbé, son psy à lunettes reçoit, le temps de quatre cases, un cocu, une complexée, une phobique ou encore un écrivain raté. «Les personnages du Docteur Smog ont perdu les grands repères sociologiques, comme la religion, l'idéologie politique, la famille élargie. Ce sont tous des gens confrontés à la perte de sens et ils cherchent. Je crois que ça correspond à quelque chose de très actuel, explique le bédéiste. Quant au Docteur Smog, il trouve que c'est normal qu'il n'y ait pas de sens à la vie. Il est un peu existentialiste et c'est ce qu'il vient rappeler aux gens: arrêtez de chercher des solutions et assumez!» André-Philippe Côté ne s'en cache pas: le Docteur Smog, c'est un peu lui. «Les gens se plaignent de leurs petits problèmes mais, en même temps, il y a des individus qui travaillent en usine douze heures par jour. [...] On perd le sens des choses. Lui [le docteur] ramène les gens à l'ordre.»

Invité d'honneur du Salon du livre de Québec, l'auteur se réjouit de voir la bédé sortir du cercle des initiés. Quant à savoir s'il pourra ouvrir la voie à d'autres Québécois en Europe, Côté se montre sage: «Ce serait sûrement formidable, mais j'essaie de ne pas m'attacher aux choses qui échappent à mon contrôle.» Le Docteur Smog serait sûrement fier de lui.

Voro

Nouvelle coqueluche de la bédé québécoise, Vincent Rioux, alias Voro, est un autre incontournable. Publié chez Vents d'ouest en France, le jeune auteur a vendu pas moins de 25 000 albums de son premier livre, *La Mare au diable*, et des deux tomes de la série *Tard dans la nuit*. «J'ai étudié la bédé en Belgique un an et demi. J'ai toujours voulu faire de la bédé depuis que je suis tout petit. Mais malheureuse-

ment, la bédé au Québec, c'est impossible d'en vivre, donc on n'a pas le choix de se tourner vers les éditeurs européens ou américains», explique le jeune bédéiste de 29 ans de l'atelier où il travaille, au Bic. Voro est fasciné par les régions du Québec et leur passé. Avec la collaboration du scénariste français Djian, il a imaginé un drame social se déroulant dans le Québec rural des années 1940: «*Émile, mon personnage principal, est un homme très humain. Il est le shérif d'un petit village et n'a jamais fait d'enquête criminelle. Et là, il se trouve confronté à des meurtres.*»

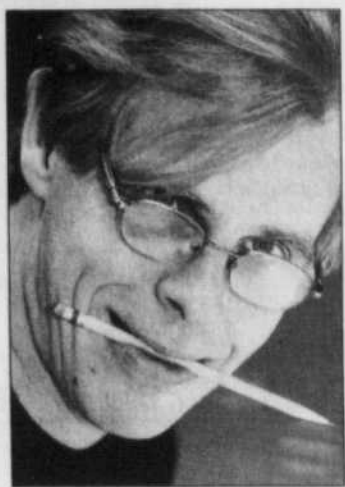
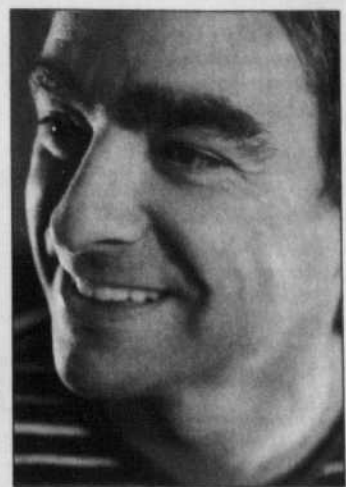
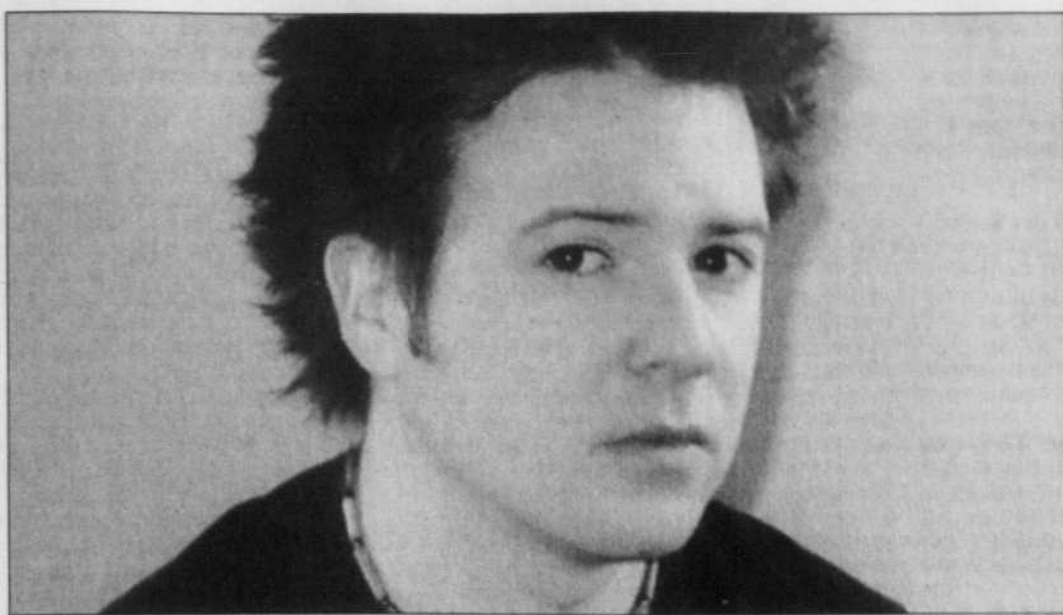
Voro travaille maintenant sur le troisième et dernier tome de *Tard dans la nuit* et prépare une nouvelle série qui raconte l'histoire d'une jeune Vietnamiennne adoptée par un soldat français dans la campagne française des années 1960. L'éditeur a déjà signé et Voro est emballé. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir hâte que cela débouche au Québec: «La bédé, c'est comme le cinéma ou la littérature. C'est impossible de dire qu'on n'aime pas ça. La bédé au Québec est toujours associée au courant humoristique. C'est comme si on disait que le cinéma se limite à Louis de Funès!»

Michel Rabagliati

La série Paul de Michel Rabagliati, qui est éditée par la maison québécoise La Pastèque, a permis à bien des gens de redécouvrir la bédé québécoise ces dernières années. «Je me considère plus comme un écrivain que comme un dessinateur. Je ne suis pas monsieur Dessin. Je suis plus monsieur Histoire», fait valoir le principal intéressé. Avec ces magnifiques livres, Michel Rabagliati, 44 ans, a fait la preuve qu'il y avait un marché pour une bédé en noir et blanc, plus artistique et littéraire. Le premier livre de la série a été tiré à 10 000 exemplaires et l'auteur estime avoir écoulé au moins 6000 exemplaires de chaque titre qui a suivi.

Paul est allé à la campagne, a obtenu un travail d'été, a trouvé un appartement, et on attend la suite. Ce sera Paul dans le métro et autres histoires courtes. «C'est un recueil de onze histoires courtes qui ont paru dans des revues comme *Cyclope* et *Spoutnik*. [...] On a jugé qu'il y en avait assez pour faire un recueil. C'est surtout humoristique. Et là, je travaille sur une autre histoire plus longue, Paul à la pêche. Ça devrait être prêt dans un an et demi.»

Au-delà de la magie du dessin, Rabagliati estime que les gens aiment Paul parce qu'il leur ressemble: «Les gens s'identifient beaucoup aux personnages, à Lucie, à Paul. Eux aussi ont eu un chalet, une job d'été, un premier ap-



Dans le sens horaire à partir du haut: Voro, Thierry Labrosse, Michel Rabagliati et André-Philippe Côté.

partement. Les Québécois aiment entendre parler d'eux-mêmes et je crois le faire d'une façon assez honnête. Il n'y a pas tellement de fiction. Je me base sur la vraie vie [...] Je préfère nager dans le quotidien et en extraire du jus poétique, des émotions, ce qui est intéressant dans la vraie vie en fait.»

Thierry Labrosse

Avec Thierry Labrosse, on est très loin du petit quotidien québécois. Moréa, l'héroïne, vit dans le futur, est éternelle et dirige une

multinationale basée à Cuba. Publiés par les Éditions Soleil en France, les trois premiers tomes de la série se sont écoulés pour le moment à quelque 20 000 exemplaires. «Moréa, c'est une sorte de *Blade Runner* dans les tropiques», résume-t-il. Aventures, rebondissements, couleurs contrastées, découpage saccadé des images, on n'a pas le temps de s'ennuyer et tout est mis en œuvre pour captiver. L'héroïne, en particulier, a tout ce qu'il faut pour séduire le lecteur et le livre ne manque pas

de vues plongeantes sur son imposante poitrine. Labrosse, 44 ans, a beau faire valoir qu'elle est aussi une fille courageuse, il reconnaît que la bédé est un monde de gars et que «c'est plus facile d'aller chercher un public masculin». Quand même. Si les livres ne brillent pas par leur audace sur ce plan-là, ils nous surprendront ailleurs. Ainsi, dans le monde futuriste imaginé par le collaborateur de Labrosse, Scotch Arleston, Cuba est le centre du monde civilisé et les États-Unis, une dictatu-

re barbare. On en conclura que même les superhéros ne peuvent s'en prendre à toutes les idées reçues à la fois.

François Lapierre

Plongeons-nous maintenant dans l'univers de François Lapierre et de *Sagahnah*, qui se déroule dans une Nouvelle-France en pleine guerre. «J'adore l'univers des contes et de la mythologie depuis que je suis petit, explique le bédéiste de 35 ans. Je lisais des trucs comme *Mircea Eliade*, qui décrivait l'univers des mythes mais aussi leur symbolique. Au-delà des contes, j'aime trouver leur sens, trouver des raisons à nos origines.»

Le héros de *Sagahnah*, un jeune Abénaki, doit se mesurer tant à la folie du monde des hommes qu'aux aspirations des esprits et des fantômes. «Mon personnage, c'est un rêveur dans un monde qui ne le permet pas nécessairement, un univers très guerrier. Il n'est pas vraiment à sa place et c'est pour cela qu'il peut parler aux deux mondes.»

Le premier tome de *Sagahnah* s'est vendu à 5500 exemplaires, ce que l'auteur qualifie d'encourageant. Lapierre attend maintenant de voir comment sera reçu le deuxième livre — *La Confrérie des tueurs de monstres* —, qui vient juste de sortir. Il voudrait aussi mener à terme un autre projet de bédé «plus sérieux» et «moins éclaté», qui se déroulerait encore en Nouvelle-France.

Les livres de François Lapierre échappent aux catégories habituelles. On est certes dans le créneau de l'aventure, avec force batailles, monstres et filles sexy, mais l'esthétique est beaucoup plus personnelle. «Les gens vont souvent me dire que ce que je fais est original et que ça ne ressemble à rien et j'adore ça parce que c'est exactement ce que j'essaie de faire.»

FESTIVAL DE LA BANDE DESSINÉE FRANCOPHONE

Dans le cadre du Salon du Livre de Québec
À compter de mercredi
Au Centre des congrès de Québec

écosociété
Passez nous voir au Salon du livre de Québec

STAND 184 SÉANCES DE SIGNATURE

- Laure Waridel**
Acheter, c'est voter
Samedi 9 avril, de 19h00 à 21h00
- J.-Claude St-Onge**
L'envers de la pilule
Vendredi 8 avril, de 19h00 à 21h00
Samedi 9 avril, de 10h00 à 12h30, de 15h00 à 17h00 et de 19h00 à 21h00
Dimanche 10 avril, de 9h00 à 11h00
- Michel Chossudovsky**
Mondialisation de la pauvreté et nouvel ordre mondial
Dimanche 10 avril, de 14h00 à 16h00
- Michel Lemieux**
La télé cannibale
Vendredi 8 avril, de 18h00 à 19h00
Samedi 9 avril, de 11h00 à 13h00
Dimanche 10 avril, de 14h00 à 16h00

SUR LA SCÈNE DES RENDEZ-VOUS LITTÉRAIRES

- Laure Waridel**
Sauvons notre planète!
Table ronde animée par Catherine Lachaussee, avec la participation de Claude Villeneuve, Nathalie Piedboeuf et Julie Molard
Samedi 9 avril, de 18h00 à 19h00
- J.-Claude St-Onge**
Le Vioxx et autres dérivés pharmaceutiques
Discussion animée par Jean Fugère, avec la participation de D' Christian Fortin
Samedi 19 mars, de 14h30 à 15h00



Séances de signature

AU SALON DU LIVRE DE QUÉBEC



DENISE BOMBARDIER

Ouf! • Et quoi encore!

Vendredi 8 avril de 19h à 20h
Samedi 9 avril de 13h à 14h de 19h à 20h
Dimanche 10 avril de 13h30 à 14h30



PIERRE LEROUX

Cher éditeur

Vendredi 8 avril de 19h à 20h
Samedi 9 avril de 15h à 16h de 20h à 21h
Dimanche 10 avril de 13h à 14h

Albin Michel

Rencontre avec le philosophe
JACQUES MARCHAND
CRÉATION DE SOI ET ART DE VIVRE : LA PISTE PHILOSOPHIQUE.
L'œuvre de Jacques Marchand nous plonge au cœur d'une réflexion des plus stimulantes sur les différentes stratégies de vie que notre civilisation occidentale nous offre. La soirée sera l'occasion de découvrir et de discuter des différents écrits de l'auteur de la série *Sagesses* aux éditions Liber
LE JEUDI 7 AVRIL À 19H00
Lieu unique et incontournable destiné à rendre hommage aux amoureux du livre, la Librairie Monet propose, de saison en saison, expositions, conférences, rencontres d'auteurs, ateliers et animations.
Consultez notre site Internet pour plus de détails.
Librairie Monet
Réservez S.V.P. au (514) 337-4088 poste 218
www.librairiemonet.com

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature
Laurent-Michel Vacher
Bars, cafés, restos
Scènes de la vie urbaine
Entretiens avec les frères Holder
120 pages, 20 dollars
PIERRE LEROUX
Cher éditeur
Vendredi 8 avril de 19h à 20h
Samedi 9 avril de 15h à 16h de 20h à 21h
Dimanche 10 avril de 13h à 14h
Albin Michel

BLOC-NOTES

Tricoté serré

Quand le cinéma se nourrit d'une œuvre littéraire, mieux vaut parfois se farcir d'abord le livre, quitte à être déçu par le film. Pour des raisons de créativité. Chaque lecteur construit sa propre mise en scène, appelée à être confrontée plus tard à celle du cinéaste. Deux mondes s'affronteront. C'est toujours mieux qu'un seul.

Au Québec, on sort nos classiques des boules à mites pour les transformer en productions d'époque sur écrans. Le cinéma est la locomotive du jour, soit! Le roman suit désormais dans le wagon de queue aux côtés des produits dérivés.

Mais stop! Invertissons le processus, juste pour voir. Puisque les romans connaissent une seconde vie à travers de nouvelles éditions, reste à commencer par eux.

Juste avant la sortie du film de Binamé *Un homme et son péché*, je m'étais pour la première fois plongée dans le livre de Claude-Henri Grignon, m'étonnant de le trouver si concis, quand la télé et le cinéma avaient multiplié les mésaventures des personnages. Le roman était une sorte de noyau dur, sans fioritures ni ornements, fascinant à découvrir.

Avais-je par ailleurs des souvenirs bien précis du *Survenant* de Germaine Guèvremont? Une image embrouillée du visage de Jean Coutu dans la peau du grand-dieu-des-routes de la série télé. Quelques fragments de lecture surnageant dans ma mémoire. Peu de choses, en somme.

Mais la mégaproduction signée Éric Kanuel, adaptée de l'histoire de ce *Survenant* posé au Chenal du Moine, gagnera les écrans le 22 avril. Que donnera le film? Mystère! Mais v'là déjà la machine promotion-



Odile Tremblay

nelle partie en campagne. Une émission de plogue sera diffusée le 4 avril à Radio-Canada, une expo *Le Survenant* exhibera costumes, accessoires, photos, alouette... du 8 au 11 avril au Complexe Desjardins.

Et le roman de Germaine Guèvremont, là-dedans? Loïn de ce tapage, j'ai retrouvé chez moi *Le Survenant* dans la belle édition de La Bibliothèque du Nouveau Monde (mais Fides vient d'en publier une chouette aussi, fort joliment illustrée). Et démarre la lecture. Avec plaisir, encore. J'ai aimé la construction classique du roman bouclé sur quatre saisons, les vieux mots aujourd'hui disparus, les personnages bien dessinés et cet homme des routes aux pulsions insaisissables pour les sédentaires. Comme chez le Marius de Pagnol...

— *Nevermagne!*
Ajoutez les côtés désuets de cette œuvre, à la fois comiques et touchants.

— *Apparence qu'il y en a un qui a la peau courte à soir.*

On dirait un pub de Bell...

Cette poésie flottante, aussi...

«Vous autres, vous savez pas ce que c'est d'aimer à voir

du pays, de se lever avec le jour, un beau matin, pour filer fin seul, le pas léger, le cœur allégre, tout son avoir sur le dos», lancera le *Survenant* à la ronde des villageois.

L'action du roman, publié en 1945, se déroule au début du XX^e siècle. Du coup, le livre ramène à Germaine Guèvremont et à son histoire.

Il n'y a pas à dire: en son temps, notre milieu culturel était tricoté plus serré encore qu'aujourd'hui...

La romancière du *Survenant* était la cousine de Claude-Henri Grignon. C'est même l'auteur d'*Un homme et son péché* qui, pour l'aider à gagner sa vie, l'invita à participer à l'adaptation radiophonique de la première série des *Belles Histoires des pays d'en haut*. L'entraînant du côté de la création littéraire. Fécond cousinage!

Germaine Guèvremont était du reste apparentée par sa mère au célèbre curé Labelle, apôtre de la colonisation. Le parcours de la dame de lettres révèle en filigrane celui du Québec et de ses créateurs. Alfred DesRochers (père de Clémence), poète doublé d'un homme de chantier et coloré conteur, fut un des modèles du *Survenant* et le conseiller principal de son auteur. Et swinguez votre compagnie!

Quand la romancière obtint le prix David pour *Le Survenant* en 1946, elle le partagea avec Roger Lemelin pour *Au pied de la pente douce*. Quand Félix Leclerc, de son côté, obtenait le second prix pour *Allegro*.

La pure laine se tricotait alors dans tous les sens du poil. Trop imbriqués, sans doute, nos auteurs du milieu du siècle. Ils manquaient d'air pour regarder hors du passé, remontant en général le cours de leur enfance ou de celle de leurs parents. Une époque si loïn, si proche de nous...

D'où l'importance d'aborder en premier l'œuvre à travers le théâtre intérieur né de la lecture, pour multiplier les approches.

Dimanche dernier, Télé-Québec présentait *Les Plouffe*, le film de Gilles Carle adapté en 1981 du roman de Roger Lemelin, remontant lui aussi au temps de son enfance dans la Basse-Ville de Québec. Je me surprénais à murmurer par cœur les répliques-cultes retenues du livre: «*Y a plus de place nulle part pour les Ovide Plouffe du monde entier*». Ou à la fin, quand la grosse maman Plouffe s'écrie, après avoir appris les hauts faits de son fiston à la guerre: «*C'est pas croyable! Guillaume qui tue des hommes!*»

L'interprétation de Juliette Huot sur son balcon dans le film de Carle, la manière dont Gabriel Arcand gémissait au nom des Ovide Plouffe du monde entier étaient évacuées de ma mémoire, quasi autant que les répliques des acteurs de la série-culte. Seules les phrases du livre de poche clignotaient encore devant mes yeux. Impérissables. Juste des mots. Mes icônes à moi d'une société qui se détricote aujourd'hui.

Le vent souffle du côté de la mondialisation et j'aime ce vent-là. Plus on voyage, plus on incorpore des fragments des autres cultures. Vraie richesse d'aïeux. Mais, sans racines fortes, à ce régime-là, on finira par flotter dans le vide.

D'où ma relecture du *Survenant*:

«*Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent se redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger.*»

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Keren Ann, ni Française ni Lolita

Le contrepoids Xavier Cantat

NOLITA

Keren Ann
Metro Blue-Blue Note
(Capitol-EMI)



Elle en est déjà à son quatrième album, cette Keren Ann d'abord connue auprès de Benjamin Biolay, brochant au petit point les chansons du désormais fameux *Chambre avec vue* de l'inévitable Henri Salvador. C'était en 2000, même année que *La Biographie de Luka Philipsen*, premier opus de la dite Keren. C'est dire qu'elle ne s'est pas regardé pousser les ongles d'orteils en attendant ses redevances: la mam'zelle, qui n'est pas tant Française que citoyenne du monde — Keren Ann Zeidel est née en Israël, a vécu enfant aux Pays-Bas, s'est établie en France mais fréquente New York —, a toujours eu la planète entière dans le collimateur, ce qui suppose un travail acharné. Et Keren Ann n'est pas moins vaillante parce qu'elle est de ces chanteuses qui susurrent, chuchotent et murmurent, et son style mélancolico-mélancolique à la Française Hardy n'empêche pas la détermination d'une gagnante.

D'où stratégie. Ce quatrième disque est moitié anglo, moitié franco, à la différence du dernier — *Not Going Anywhere* —, qui était tout anglo, et du précédent — *La Disparition* —, qui était tout franco. Volonté de ne pas s'aliéner le public de la francophonie, faut-il comprendre, ou alors tentative de jouer la carte «French yé-yé girl» très en vogue à l'heure actuelle sur la planète pop. Qu'importe, du moment que ses chansons s'avèrent toujours aussi fichtement agréables et belles: elles le sont.

C'est l'album d'une certaine maturité, comme si, arrivée à trente ans, Keren Ann la Nolita — Nolita comme dans je-ne-sais-pas-une-Lolita — affirmait la forme et le fond de sa sorte de chanson. Elle y est plus mélancolique que jamais, à travers tout un petit monde de personnages qui ont pour théâtre l'hôtel Chelsea ou le salon d'une duchesse pleurant sa «jeunesse perdue». Et si je juge plus forts ses textes en français («*Que n'ai-je?*») et plus coulantes les mélodies de ses chansons en anglais (celle de la chanson-titre, notamment, pur miel), ce ne sont que des différences de degré: j'aime tout.

Même les bidouillages. Moi qui suis d'ordinaire si partial envers les guitares, je goûte ces arrangements où dominent les programmations de claviers, qui servent autant les ambiances bluesées (*Roses*

& *Hips*) que les récrés pop (*Midi dans le salon de la duchesse*). Un peu comme sur le dernier Hardy ou le dernier Zazie, la forme machinique, sur le mode léger et subtil, est au service des chansons, et pas le contraire. Et puis on finit toujours par retrouver les pickings de guitare acoustique au détour, délicieusement délicats dans *L'Onde mère*. Ai-je dit que j'aimais tout? Oui? Je le redis. Ce disque est la plus grande réussite à ce jour de cette dentellière de la chanson pop... mondiale.

Sylvain Cormier

CLASSIQUE

MAHLER

Symphonie n° 8 «des Mille». Sylvia Greenberg, Lynne Dawson et Sally Matthews (sopranos), Sophie Koch et Elena Manistina (altos), Robert Gambill (ténor), Detlef Roth (baryton), Sigurd Brauns (orgue), Jan-Hendrik Rootering (basse), Chœur de la Radio de Berlin, Chœur de la Radio MDR de Leipzig, Chœur d'enfants de Windsbach, Deutsches Symphonie-Orchester Berlin, direction: Kent Nagano. Harmonia Mundi 2 SACD 801858.59 (distr. SRD).

Publiée au Canada mardi prochain, 5 avril, cette nouvelle version de la *Symphonie n° 8* de Gustav Mahler de Kent Nagano est extrêmement encourageante. Si on la compare aux enregistrements mahleriens précédents du chef (*Das Klagen Lied* chez Erato, des lieder avec Dietrich Henschel et la 3^e *Symphonie* chez Teldec), cette symphonie «des Mille» témoigne d'une évolution admirable. Le DSO-Berlin a ici des teintes plus chaudes, plus sensuelles que dans la 3^e *Symphonie* et la direction de Kent Nagano est à la fois concentrée et précise, mais aussi frémissante et profonde, qualité qu'on ne lui a pas toujours connue par le passé.

Dans une discographie marquée essentiellement par les enregistrements de Georg Solti, Rafael Kubelík et Seiji Ozawa, Kent Nagano arri-

ve à imposer sa vision: exaltée et alante, mais jamais brusque dans le «*Veni Creator Spiritus*» (1^{re} partie); concentrée, sensuelle, voire extatique dans la scène finale du *Faust* de Goethe (2^e partie). L'enregistrement est rendu encore plus marquant par une prise de son fulgurante et une mise en forme multicanal sans équivalent sur le marché (la version de Colin Davis chez RCA est bien moins naturelle et fluide).

Évidemment, une part non négligeable de la réussite d'une *Huitième* de Mahler dépend de la qualité des solistes. Il n'y a pas ici de miracles, pas de catastrophes non plus. Le *Pater profundus* un peu vociférant et plafonnant de Rootering, le *Marianus* peu stylé de Gambill et la *Magna Peccatrix* de Sylvia Greenberg, captée trop tardivement, sont les relatifs maillons faibles de la distribution. Mais quels que soient les bémols vocaux (les chœurs sont heureusement exceptionnels), la vision de Nagano de cette œuvre, et notamment la lente et émerveillée progression vers l'accomplissement final, mérite très largement d'être connue. Ici, vraiment, la *Huitième* devient le pendant symphonique du *Parsifal* de Wagner. C'est très fort.

Christophe Huss

ZEMLINSKY

Der König Kandaules. Nina Stemme (Nyssia), Robert Brubaker (König Kandaules), Wolfgang Schöne (Gyges), etc. Orchestre du Mozarteum de Salzbourg, Deutsches Symphonie-Orchester Berlin, direction: Kent Nagano (enregistrement public, Salzbourg, 28 juillet 2002). Andante 2 CD AN 3070 (distr. Pelléas).

Découverte majeure des dix dernières années, *Der König Kandaules* de Zemlinsky repose sur le drame *Le Roi Candaule* d'André Gide, lui-même adapté d'une pièce de l'auteur allemand Friedrich Hebbel, *Gyges und sein Ring*.

Gyges, l'un des trois personnages principaux du drame, est un pêcheur pris en sympathie par le roi Candaule, qui, lassé de ses courtisans, a envie de partager ses plaisirs avec lui. Gyges, ayant pêché l'anneau de l'invisibilité du roi, finira par gagner le cœur de la reine Nyssia, qui l'incitera à tuer Candaule et à devenir calife à la place du calife. Zemlinsky n'acheva jamais l'orchestration de la partition, qu'il emmena avec lui aux États-Unis lors de sa fuite d'Autriche en 1938. Il pensait que son *König Kandaules* pourrait être créé au Metropolitan Opera, mais la scène où la

reine Nyssia se dévoile rendit impossible ce projet.

La partition a été complétée et orchestrée (3^e acte), au début des années 90, par le musicologue et chef Anthony Beaumont et créée en tant que telle à Hambourg en 1996 (CD de Gerd Albrecht chez Capriccio). L'enregistrement de Kent Nagano, le second, a été effectué sur le vif à Salzbourg en 2002 dans une prise de son tout juste correcte (c'est plus une bonne diffusion radio qu'un son peaufiné pour le disque).

Ce huitième et dernier opéra de Zemlinsky est fascinant en ce qu'il mêle un langage expressionniste, une violence féroce, une sensualité sauvage, des réminiscences d'œuvres antérieures de Zemlinsky et des ombres du Berg de *Wozzeck* et *Lulu*. L'ouvrage se prête à plusieurs niveaux de lecture: on peut y voir ainsi une réflexion sur la responsabilité morale de l'artiste.

Kent Nagano dirige une production d'un grand impact dramatique (écoutez le prélude de l'acte 3, fulgurant) dominée par la torride Nyssia de Nina Stemme, entourée par les très solides Robert Brubaker et Wolfgang Schöne. Si le son était à la hauteur du torrent musical, ce serait presque parfait. En l'état, c'est déjà passionnant.

C. H.



JULES RICHER

La mort violente de la comédienne Marie Trintignant en juillet 2003 est restée bien présente dans les esprits et de nombreux livres ont été publiés à la suite de cette affaire retentissante. Les derniers en date, un de photographies et un autre de témoignage, offrent des éclairages fort différents.

Les photographies ont été rassemblées par Nadine Trintignant, la mère de Marie, au terme d'une année de recherche dans les archives des journaux et des magazines. S'en dégage un beau et riche portrait de la comédienne à travers toutes les étapes de sa vie (Éditions Fayard). On y comprend que Mme Trintignant poursuit, de cette façon, son deuil qui, dans les premiers moments, après le drame, s'était exprimé puissamment. En effet, elle avait publié un livre coup-de-poing dans lequel elle exprimait toute sa douleur et qui, évidemment, n'était pas très tendre à l'endroit du meurtrier de sa fille, le chanteur du groupe Noir Désir,

Bertrand Cantat

Dans l'autre livre, *Méfais divers. Journal d'un frère* (Éditions Michalon), c'est le «clan» Cantat qui s'exprime, sous la plume de Xavier, pour la première fois depuis juillet 2003. Il s'agit de faire contrepoids à tout ce qui s'est écrit dans les journaux et dans le premier livre de Mme Trintignant. Xavier aime son frère et il le défend. «*Jamais je n'ai vu mon petit frère exercer la moindre violence contre qui que ce soit. Jamais je ne l'ai vu pêter les plombs. Jamais*», écrit-il. Il ne justifie pas le geste de son frère; il le regrette. Cependant, il fait de Bertrand une sorte de victime en plaçant sur le même plan que Marie Trintignant. «*Cette nuit-là, c'est bien un drame entre deux fortes personnalités, des individus hors norme, qui s'est joué [...]. Le dérapage n'était pas unilatéral. Par malheur, la déflagration a été fatale pour Marie, mais c'est ensemble, à deux, que ces fous d'amour ont chaviré dans cette déchirure morbide.*»

Le Devoir



Marie Trintignant avec Guillaume Depardieu dans *Les Apprentis*, de Pierre Salvadori (1994).

FRANCINE NOËL

La femme de ma vie

«*La femme de ma vie* est un roman qui est, d'une certaine manière, un témoignage. Il raconte la vie d'une femme, celle de Francine Noël, qui a vécu une histoire d'amour qui a duré toute sa vie. C'est un roman qui est, d'une certaine manière, un témoignage. Il raconte la vie d'une femme, celle de Francine Noël, qui a vécu une histoire d'amour qui a duré toute sa vie.»

Roman Roman, Roman

Un roman qui est un témoignage de la vie d'une femme, celle de Francine Noël, qui a vécu une histoire d'amour qui a duré toute sa vie.

Mémoire de la vie

1974-2004

Québec

Les Éditions du Noroît

Nouveautés

www.lenorait.com

Denise Desautels

Mémoires parallèles

Collection Ovale

Une œuvre, une collection

Pour sa contribution exceptionnelle à la culture québécoise, Denise Desautels a reçu en 2005 une bourse de carrière du Conseil des Arts et des lettres du Québec.

Fulvio Caccia

La chasse spirituelle